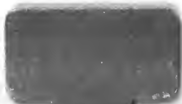

6
16 B
21



LA FOLIE ESPAGNOLE,

PAR PIGAULT-LE-BRUN,

De la Société Philotechnique, et de celle d'Agriculture, de Commerce et des Arts de Calais.

Honny soit qui mal y pense.

TOME PREMIER.





A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, galerie du Théâtre-Français, nº. 51.

AN XIII — 1805.

On trouve chez le même Libraire :

JÉRÔME, par Pigault-le-Brun (*venant de paraître*), Roman nouveau ; 4 vol. in-12. *Prix :* 7 f. 50 c.

La Collection de tous les Romans du même Auteur, formant ensemble 30 vol. 54 fr.

SOUVENIRS DE PARIS en 1804, par Aug. Kotzebue, traduit de l'allemand sur la seconde édition, précédés d'une Notice historique sur sa vie, et enrichis de notes ; 2 gros vol. in-12. 5 fr.

LES AMIS DE HENRI IV, Nouvelles historiques, suivies du *Journal d'un Moine de Saint-Denis*, contenant la violation des tombeaux en 1793 ; par Sewrin, auteur de *Brick-Bolding*, et des *Trois Faublas de ce temps-là* ; 3 vol. in-12, avec portraits. 6 fr.

GALERIE MILITAIRE, ou *Notice historique des Généraux en chef et de division, Amiraux et Contre-Amiraux, depuis le commencement de la Révolution jusqu'à l'an XIII* ; 7 gros vol. in-12, ornés des portraits des Généraux en chef ; dédiée à la Légion d'honneur. 24 fr.

LE SACRE ET LE COURONNEMENT DE NAPOLÉON, premier Empereur des Français, avec la Relation détaillée des Cérémonies Fêtes et Réjouissances qui ont eu lieu à cette occasion, précédé de la Conspiration anglaise, des différens Voyages de Sa Majesté dans plusieurs départemens de l'Empire, avec les Anecdotes et Traits particuliers qui y sont relatifs ; 2 vol. in-12, orn. des portr. de l'Empereur et de l'Impératrice. 4 fr.

L'AMI DES FEMMES, ou *Lettres d'un Médecin, concernant l'Influence de l'Habillement des femmes sur leurs mœurs et leur santé* ; par J.-Marie de Saint-Ursin ; 1 vol. in-8. orné de 7 gravures en taille-douce ; dédié à Sa Majesté l'Impératrice des Français ; 2ᵉ édit. revue et corrigée par l'Auteur. 6 fr.

LE GUIDE DE L'ÉTRANGER DANS PARIS, contenant les Adresses de tous les Membres du Gouvernement, la Description et l'Indication des Monumens des Arts ; 1 vol. in-18, avec grav. 1 fr.

LE NOUVEL ALMANACH DES MUSES pour l'an grégorien 1805. 1 fr. 80 c.

710

LA FOLIE

ESPAGNOLE



Le Cid, si fameux encore en Espagne, et que nous ne connaissons guère que par l'un des chefs-d'œuvre de notre grand Corneille, le Cid avait chassé les Musulmans de Valence et de Tolède. Quelques efforts de plus, et le mahométisme disparaissait de ce continent; mais il fallait de l'union, et l'Espagne était divisée en plusieurs royaumes dont les rois ne s'accordaient point entr'eux, ce qui souvent est arrivé depuis et arrivera encore : modération et royauté ne seront jamais synonymes.

Don Ramire, roi d'Aragon, avait

pris les armes contre celui de Castille. Il avait appelé sous ses drapeaux ses grands et sa noblesse. Les comtes d'Aran et de Cerdagne, jeunes seigneurs catalans, tous deux beaux, fiers, pleins d'ardeur et brûlant de se signaler, étaient cependant retenus dans leurs domaines par des motifs bien excusables. Le comte d'Aran était marié depuis un an à une jeune dame qu'il aimait passionnément. Elle venait de le rendre père d'un fils qui annonçait, dès le berceau, les traits touchans et chéris de sa mère. Cerdagne adorait Léonore de Lampurdan, jeune veuve riche, aimable, et qui unissait la sensibilité naturelle à son sexe aux singularités qui distinguent les siècles de la chevalerie.

D'Aran était heureux, Cerdagne allait le devenir, et souvent les plaisirs du cœur l'emportent sur les jouis-

sances de la gloire. L'appel de leur roi avait réveillé en eux l'antique valeur espagnole; mais ils mettaient dans leurs apprêts cette lenteur qui annonçait le regret de s'éloigner des vallées de la Catalogne.

Madame de Lampurdan mit un terme à tant d'incertitudes : « Partez, dit-elle à Cerdagne, ou je romps avec un amant qui semble me préférer à l'honneur, et ne me revoyez que quand vous aurez mérité ma main, que je jure de vous conserver ». Son caractère était un mélange de tendresse et d'héroïsme ; elle était ferme dans ses résolutions, elle se renferma dans son château, en interdit l'entrée à Cerdagne, et pour dernière expression de sa volonté, elle lui envoya une écharpe décorée de ses couleurs.

Les châteaux de Cerdagne et d'Aran n'étaient guère qu'à quinze lieues l'un

de l'autre. L'amant de la fière espagnole vole chez son ami, il en attendait des consolations; il le trouve occupé à vaincre la résistance d'une épouse qui, pour le retenir, usait des moyens les plus forts : elle pleurait, et lui présentait son fils. Qui pourrait la condamner? elle était mère. D'Aran la chérissait tendrement, je l'ai dit; mais aime-t-on son épouse de la même manière que sa maîtresse? Il s'arrache des bras de la comtesse, il revient à elle, il la comble des plus tendres caresses, il s'éloigne de nouveau, un cri de l'enfant le ramène; il s'échappe enfin en essuyant une larme, et il entraîne Cerdagne sur ses pas.

Leurs écuyers, leurs bannières, leurs armures, leurs palefrois se rencontrent au village de Cénet. D'Aran y avait envoyé les siens, et ceux de Cerdagne le suivaient de loin, par ordre

de madame de Lampurdan. Ils traversent la Catalogne, et arrivent à Sarragosse, où don Ramire assemblait son armée.

Cette ville, qui est encore une des plus belles cités de l'Espagne, offrit un spectacle aussi nouveau qu'intéressant à deux jeunes gens qui ne connaissaient à peu près encore que leurs donjons, leurs créneaux, leurs ponts-levis, leurs meutes et leurs maîtresses. Le bon roi Ramire aimait le luxe et le plaisir, dont il avait été privé pendant quarante ans qu'il fut moine et évêque. On assure même qu'il ne haïssait pas les femmes, et qu'il se maria très-volontiers lorsque le pape Innocent II voulut bien le lui permettre. Et le moyen de s'y opposer? ne fallait-il pas des successeurs au trône?

Le bon roi Ramire, qui n'avait

pas appris à faire la guerre dans un cloître, et qui ne se souciait pas trop d'en braver les dangers, voulut au moins en avoir une idée, et ce fut au milieu des tournois et des fêtes qu'il préparait une invasion en Castille.

Cerdagne et d'Aran étaient partout, et par-tout on ne voyait qu'eux. Personne ne brisait une lance avec autant d'adresse; personne ne dansait une sarabande avec autant de grâce; personne ne donnait autant d'inquiétude aux pères et aux maris. Cerdagne sur-tout, plus vif, plus sémillant, d'un esprit plus cultivé, n'avait qu'à se montrer pour plaire, et plus d'une matrône lui fit même des avances de la part de très-belles dames qu'il n'avait pas distinguées; car enfin un joli homme n'est pas de fer.

Ce n'est pas qu'il oubliât sa charmante veuve, ni d'Aran sa respectable

épouse; mais il est des privations que la jeunesse ne supporte pas, et le moyen de refuser quelques complaisances à des princesses qui veulent bien les solliciter? Madame de Lampurdan avait donné à Cerdagne un écuyer qui lui était tout-à-fait dévoué, et qui lui rendait un compte exact des infidélités de son maître. Toujours singulière, elle s'en applaudissait. « Il est bon, disait-elle, qu'il connaisse plusieurs femmes, je gagnerai à la comparaison, et s'il en est qui m'égalent en beauté, je les surpasserai toutes en tendresse, en égards, en prévenances, et sur-tout dans l'art heureux de chasser l'uniformité qui tue le sentiment, en me montrant toujours nouvelle ».

Quand Cerdagne etait dans l'ivresse d'une nouvelle passion, elle ne lui écrivait pas; quand il commençait à bâiller auprès de sa belle, la corres-

pondance s'engageait de nouveau. Le jeune comte rendu à lui-même écrivait des lettres de feu, et madame de Lampurdan disait en souriant : « Ces femmes-là ne flattent que les sens; moi seule ai su toucher son cœur ».

Après avoir bien fait la petite guerre, il fallut entrer en campagne. A peine Cerdagne et d'Aran furent-ils sortis des murs de Sarragosse, qu'ils oublièrent les plaisirs frivoles qui volaient pour ainsi dire au-devant d'eux. Cerdagne regardait son écharpe blanche et rose qui lui rappelait sa chère Léonore ; il répétait les derniers mots qu'elle lui avait adressés ; il soupirait après les combats pour se montrer digne d'elle ; il faisait des vœux pour la fin de la guerre, d'où dépendait l'instant de son bonheur.

Il est plus aisé de conduire un

diocèse qu'une armée. Après trois ans de combats, dont je ne vous ferai pas le détail, dans lesquels d'Aran et Cerdagne se signalèrent constamment, mais dans lesquels aussi le prêtre-roi eut presque toujours le désavantage, la Navarre fut enlevée à la couronne d'Aragon, passa depuis, par des mariages, aux comtes de Champagne, ensuite à Philippe-le-Bel, fut annexée à la couronne de France, et se fondit enfin dans la monarchie espagnole.

Pendant ces trois années, le galant Cerdagne avait séjourné dans plusieurs citadelles, où l'amour s'introduisait avec lui. Son armure bronzée et damasquinée en or, son panache blanc, sa contenance fière frappaient d'abord les yeux : levait-il la visière de son casque, il fixait tous les cœurs. Le raisonnement de sa belle Léonore fut justifié à la fin. « Ma foi, dit-il un

jour à son ami d'Aran, les femmes qui me recherchent n'aiment en moi que le plaisir. Celle-là seule sait aimer, qui sacrifie ses désirs à sa vertu, à l'estime publique, et sur-tout à celle de l'homme qu'elle a l'intention de fixer, et cette femme est Léonore de Lampurdan : elle est la plus respectable, comme la plus belle de toutes celles que le hasard a présentées à mes yeux. La paix est faite, je me fixe à jamais, et je l'épouse ».

Bien que le prêtre-roi eût perdu dans cette guerre une assez belle partie de ses états, il n'en prétendit pas moins récompenser dignement les guerriers qui l'avaient suivi. Au défaut de terres, de pensions, que l'état de ses affaires ne lui permettait pas de donner, il se rejeta sur les décorations, qui ne coûtent rien, et qui flattent bien plus les grands qu'une augmen-

tation de fortune dont ils n'ont que faire.

Pendant qu'on se battait en Aragon et en Castille, les Maures, habiles à profiter des divisions des Chrétiens, avaient repris Valence. Des moines de l'ordre de Cîteaux, assez nombreux et assez puissans pour fournir aux frais de la défense de la ville de Calatrava, armèrent leurs frères lais, leurs domestiques, leurs paysans, qui combattirent sous le scapulaire. Telle fut l'origine de cet ordre militaire et religieux de Calatrava, qui eut tant de lustre pendant plusieurs siècles, dont les statuts permettaient de se marier une fois, et dont il ne reste plus que quelques Commanderies que le roi d'Espagne confère à qui bon lui semble.

L'ordre de Calatrava avait besoin, à son origine, d'un grand-maître qui

lui donnât autant de consistance que d'éclat, qui en ennoblît la marque distinctive en la portant lui-même, et qui la fît ainsi désirer aux seigneurs de sa cour. Les moines de Cîteaux devaient la préférence au roi d'Aragon qui avait été leur camarade, et le bon Ramire, flatté de leur déférence, accepta un titre qui l'allait mettre à même de récompenser ses chevaliers sans frais. D'Aran et Cerdagne retournèrent dans leurs châteaux avec la croix de l'ordre au cou : distinction d'autant plus précieuse qu'elle était rare encore, qu'elle serait aux yeux de madame de Lam[illegible]urdan un signe non équivoque de la valeur de son amant, mais qui ne valait pas une portion de ses domaines, qu'il avait engagée par parties pour faire face aux dépenses de ses campagnes, car les seigneurs alors se

faisaient tuer à leurs frais : usage très commode pour les rois, et qui malheureusement pour eux est tout-à-fait perdu.

Nos deux chevaliers traversaient la ville de Benavarri, sur les frontières de la Catalogne, où le bruit de la paix les avait devancés. Cette paix n'était pas honorable, mais elle ne nuisait directement qu'aux intérêts du prêtre-roi, et une paix quelle qu'elle soit est toujours très-bonne pour le peuple. L'Aragon, la Catalogne se livraient à la joie, chacun rentrait dans son manoir; les uns trouvaient leur famille augmentée, les autres travaillaient à l'augmenter eux-mêmes, tous étaient bien reçus; et dans le fond que pouvaient-ils désirer davantage? on connaissait déjà le proverbe, *les absens ont toujours tort*, proverbe tombé en désuétude,

aujourd'hui que l'inconstance, le libertinage et le divorce donnent si souvent tort aux *présens*.

Revenons. Madame d'Aran et la belle Léonore, tendres, sages, et par conséquent fidelles, ne purent résister au désir de se réunir plutôt, l'une à son époux, et l'autre à son amant. Elles se voyaient fréquemment pendant l'absence de leurs messieurs : confidences d'amour sont un besoin pour deux cœurs sensibles; soirées d'hiver sont moins longues quand la conversation est attachante.

Nos deux belles travaillaient dans une des salles du château d'Aran. Les petites-maîtresses de ces temps reculés ne connaissaient pas la bougie, et la chandelle ne s'allumait que les grands jours. Une lampe à trois becs, d'un cuivre très-clair, était suspendue par une chaîne de laiton

à une voûte rembrunie, que décoraient des étendards et des timbales pris sur les Maures par les premiers comtes d'Aran; des chaises d'érable à grands dossiers, une grande table de noyer formaient l'ameublement; le fauteuil du seigneur était là, et personne ne s'y était assis pendant son absence : c'eût été une espèce de profanation dans un siècle où les femmes ne rougissaient pas encore de reconnaître leur maître dans leur époux.

Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus, car je veux être lu de nos beautés modernes, qui trouvent tout simple de mener leurs maris par le nez, de dissiper leur fortune, de faire assez souvent pis, qui crient au ridicule, au scandale, si le cher homme pense seulement à rétablir chez lui l'ordre et la décence, et qui ont in-

contestablement raison ; car enfin, d'autres temps, d'autres mœurs.

Les deux dames étaient donc assises sur de simples chaises, brodant près de la table ; leurs demoiselles, placées à une distance convenable, cousaient en silence (les suivantes de ce temps-là savaient se taire), lorsqu'un homme armé de pied en cap se présenta dans la salle : c'était l'écuyer que madame de Lampurdan avait donné à son cher Cerdagne. Il s'était détaché à l'instant où la paix venait d'être conclue, et avait marché aussi vîte qu'on le peut faire sans relais et sans chevaux de poste : nos aïeux n'avaient pas toutes leurs aises.

Pendant que l'écuyer festoyait sur le bout de la table un reste de pâté de sanglier que lui avait présenté, avec une jolie révérence, une des demoiselles de madame d'Aran, il

contait,

contait, dans certains intervalles, les faits et gestes des deux amis, et les dames laissaient tomber leur ouvrage, se penchaient vers lui, l'œil fixe et leurs lèvres purpurines entr'ouvertes; leur sein palpitait à la peinture vive et animée des dangers, le sourire reparaissait au détail d'une victoire; une noble fierté parut sur leur visage, quand elles se représentèrent un époux et un amant recevant de leur roi et l'accolade et la croix de l'ordre de Calatrava; mais au mot *paix*, que personne n'avait entendu encore dans ce canton, à la nouvelle du licenciement de l'armée, madame d'Aran tombe à genoux pour remercier le ciel, et la belle Léonore ordonne qu'on apprête à l'instant sa plus vigoureuse haquenée : « Où voulez-vous aller? lui dit son amie. — Au-devant de Cerdagne. — Il fait nuit. — Que m'im-

porte ? — Et les brigands ? — Craint-on quelque chose quand on aime » ?

Madame d'Aran eût rougi de ne pas faire pour son époux ce que Léonore faisait pour son amant. Suivantes, pages, valets, tout est en l'air dans le château ; les armoires sont renversées pour chercher des équipages de voyage ; le pavé des écuries résonne sous les grosses bottes des piqueurs ; les cuisiniers chargent le fourgon de viandes froides et de bon vin ; les valets s'arment à la hâte ; le cornet à bouquin se fait entendre, le pont-levis se baisse, nos amazones sont en route.

La nuit est froide, l'amour l'échauffe de son flambeau ; le chemin est difficile, l'amour l'applanit ; on mesure l'intervalle qui sépare encore du bonheur, l'amour le remplit en y plaçant l'espérance.

En parlant, chantant, mangeant le jour, en reposant la nuit dans le fourgon, on avançait sur les renseignemens que donnaient des pelotons de soldats qui s'en retournaient gaiement chez eux, et qu'on rencontrait de distance en distance. Quelquefois il fallait payer leurs avis par l'abandon d'une hure, ou d'un filet de chevreuil; quelquefois il fallait entendre des propos grivois qui déplaisent toujours aux dames, à ce qu'elles disent; mais Léonore avait du caractère, et se mettait au-dessus de ces détails; elle inspirait son courage à madame d'Aran.

Cependant elles avisèrent de se voiler, et firent bien; car la soldatesque, qui peut tout, respecte moins une femme de qualité qu'une grisette. Un certain capitaine, Diégo, surnommé *le dévirgineur*, accompagné d'une trentaine de drôles de sa trempe, se

trouva au point du jour en face du fourgon, et lorgna les demoiselles suivantes. Tout était bon au capitaine en temps de paix; mais après trois ans de guerre et de privation, à une grande distance de toute habitation, dans un temps où il n'y avait ni grands chemins fréquentés, ni maréchaussée, où les différends se terminaient à la pointe de l'épée, quelle trouvaille pour le capitaine et sa bande, que sept à huit filles, toutes jolies, bien qu'elles ne valussent pas leurs maîtresses!

Il les invite à descendre sur l'herbe verdoyante. Des cris d'abord, comme cela se pratique, et ensuite la résignation; car enfin toutes les femmes ne sont pas obligées d'être des Lucrèce. Il est des cas d'ailleurs où ce joli péché cesse d'en être un, selon l'avis des plus savans casuistes; témoin Judith, qui forniqua en sureté de conscience

avec Holopherne, parce qu'il fallait sauver Béthulie; sainte Marie égyptienne, qui, faute d'argent, paya de sa personne le batelier qui la passait, car toute peine mérite salaire; et notre grand'maman Eve elle-même, n'a-t-elle pas commencé à mettre la fornication en honneur, car enfin, lorsqu'elle était seule avec le grand papa, qui diable avait pu les marier?

Les pages et les valets des deux dames s'étaient présentés d'abord pour s'opposer aux desseins du capitaine, et sa redoutable épée les avait dispersés, comme le vent chasse et roule les feuilles mortes. Quelle extrémité pour des filles d'honneur! Elles faisaient de leur mieux pour ne pas pécher, en ne s'unissant point d'intention, et n'y réussissaient pas toujours. Les dames qui occupaient le fond du fourgon, s'étaient hâtées,



avant que les demoiselles en descendissent, de se tapir sous une couverture de soie verte, brochée d'or; les demoiselles, jalouses de prouver leur dévouement à leurs maîtresses, en supportant seules ces outrages multipliés, ne disaient pas un mot qui pût déceler les dames; les dames, fatiguées d'une position très-gênante, l'une avait le manche d'un gigot qui lui rentrait dans les reins, l'autre s'était assise sur une paire d'éperons qui se trouva là par malheur, les dames faisaient des mouvemens qui ne furent aperçus que lorsque le capitaine et ses gens furent susceptibles de quelqu'attention. Heureusement pour elles, les combattans étaient absolument hors de combat, car elles eussent obtenu la préférence qu'elles méritaient à tant d'égards. Le capitaine Diégo passa son chemin, en jurant de dépit de n'avoir pas fait per-

quisition dans ce chariot, en se plaignant de la nature qui mettait des bornes à ses exploits : les dames le virent s'éloigner avec un sensible plaisir, bien qu'un homme aussi valeureux ait toujours quelqu'attrait pour le sexe; mais nos dames n'avaient de leur sexe que les vertus.

Elles consolèrent leurs demoiselles, qui prétendaient être au désespoir de cette aventure, et qui ne se cachaient pas quand on rencontrait un nouveau peloton, parce qu'il était de leur devoir de s'immoler pour leurs maîtresses. *A quelque chose malheur est bon.* Des œuvres du capitaine Diégo naquirent, au bout de neuf mois, deux chenapans qui ne valurent pas mieux que leur père, qui eurent des enfans qui ne valurent pas mieux qu'eux, et à la sixième génération, sortirent de cette illustre souche Cortez et Pizarre,

qui allèrent en Amérique égorger, à la plus grande gloire de Dieu et de l'Espagne, douze millions d'hommes qui n'avaient qu'un tort, celui de n'être pas les plus forts.

Deux femmes échappées à un semblable péril, le plus terrible qui puisse menacer des femmes d'une certaine façon, doivent nécessairement de la reconnaissance au ciel, qui les a visiblement protégées. Nos dames promirent une neuvaine à saint Jacques de Compostelle, le plus grand saint du paradis, à ce qu'on assure en Espagne; et en entrant dans cette ville de Benavarri, dont je vous parlais tout à l'heure, elles mirent pied à terre pour se rendre à l'église principale, et commencer l'exécution de leur vœu. Une pluie épouvantable survint, les incommoda beaucoup, mais ne leur parut qu'un moyen dont le

le patron se servait pour éprouver leur ferveur. Deux chevaliers, bien montés, accompagnés d'une suite nombreuse, se montrent dans l'éloignement; nos belles comtesses distinguent leurs couleurs, les armures, et enfin Cerdagne et d'Aran. Elles oublient le capitaine Diégo, saint Jacques de Compostelle, et la pluie; elles courent, elles prononcent les noms chéris; d'Aran et Cerdagne les entendent, les reconnaissent, sautent de leurs palefrois; ils sont dans les bras les uns des autres; ils se pressent, ils s'enlacent; un doux frémissement agite tout leur corps; soupirs brûlans sont le seul langage qu'ils emploient: quel autre vaudrait celui là?

Cependant d'Aran, qui n'était plus que le mari de sa femme, la conduisait insensiblement dans un lieu où ils pussent au moins causer à couvert.

Cerdagne, malgré ses infidélités, n'avait pas cessé d'aimer sa belle Léonore, et le premier coup d'œil de la charmante veuve avait ajouté à la vivacité de ses feux. Cependant l'eau qui tombait à flots, s'amassait entre sa cuirasse et sa cotte de mailles; bientôt elle perça le pourpoint, et emplit le haut-de-chausses. Il n'est pas d'amour qui tienne contre cette froide et subite immersion. L'ivresse de Cerdagne se dissipa aussitôt; il présenta la main à sa belle pour la conduire dans un endroit plus convenable. « Il y a trois ans que vous ne m'avez vue, lui dit madame de Lampurdan, et vous vous apercevez qu'il pleut !..... vous ne m'aimez pas. — Je ne vous aime pas ! ô ciel ! — Point de mots; des choses. — Quelle preuve exigez vous de mon amour? Faut-il armer mes vassaux et mes domes-

tiques, aller seul avec eux attaquer et reprendre Valence, défier le roi maure en combat singulier, le pourfendre, ou l'amener à vos pieds reconnaître que vous êtes la plus belle, et qu'il s'estime heureux d'être vaincu pour vous? faut-il.... — Il faut vous taire pendant un an. — Comment? madame...... — Je vous aime trop pour exposer votre vie, et je me soucie fort peu que votre roi maure me trouve belle ou non; mais je veux qu'un effort pénible me prouve que vous ne me confondez pas avec ces belles dames qui ont cru avoir votre cœur, que peut-être je ne possède pas plus qu'elles. — Vous me feriez l'injustice..... — Si vous proférez un mot de plus avant le délai prescrit, Léonore de Lampurdan est perdue pour vous ».

Quelqu'amoureux qu'on soit, il est

dur de se soumettre à une épreuve aussi bizarre, sur-tout quand on joint aux formes aimables qui nous font rechercher, cette gaieté naturelle qui a sans cesse besoin de s'épancher. Cependant, si les maris du douzième siècle trompaient, tourmentaient, désolaient leurs femmes, comme ceux du dix-huitième, les amans, tremblant devant leurs belles, aveuglément soumis à leurs moindres volontés, ne savaient qu'obéir quand elles avaient prononcé. Ce respect extraordinaire était un reste du culte que les Gaulois et les Germains rendaient à un sexe en qui ils reconnaissaient quelque chose de divin. Un amant rebelle ou parjure était, dans les fastes de la chevalerie, une chose inouie, qui entraînait nécessairement la dégradation. Aussi, voyait-on alors autant d'amans parfaits, qu'on voit maintenant d'usuriers

en France, de penseurs en Angleterre, de paresseux en Espagne, de banqueroutiers en Hollande, de buveurs en Allemagne, de fourrures en Russie, etc. etc.

Bien que Cerdagne fût un parleur et un parleur aimable, il tenait à ses éperons, à sa croix de Calatrava, et sur-tout à sa charmante veuve. Un mot l'aurait fait traduire devant une cour d'amour, qui lui eût tout ôté à la fois. Il se décida donc à se taire, mais il tenta un dernier effort qui ne pouvait pas le compromettre. Il tire ses tablettes, car il était savant pour le temps où il vivait : il lisait fort bien, et écrivait assez lisiblement. « Je vous permets de m'écrire, lui dit madame de Lampurdan ; je vous promets de vous répondre, et même de vous parler ; mais je vous défends de faire connaître à qui ce soit, que

c'est par mon ordre que vous êtes muet, ni de penser à l'hymen avant l'expiration de l'année ». Sans s'occuper davantage du mauvais temps, Cerdagne, désespéré de la double peine, improvisa quatre ou cinq vers, aussi mauvais que tous ceux qu'on faisait alors. Il les présenta à madame de Lampurdan, qui, charmée de se voir célébrée en vers pour la première fois, lui présenta sa main à baiser : elle lui devait quelqu'adoucissement. Elle s'appuya sur son poignet, couvert de son gantelet, et le conduisit dans le palais où s'étaient retirés monsieur et madame d'Aran. L'eau coulait de toutes les parties de leur corps ; on rit beaucoup de cette ardeur qui les avait rendus insensibles à un orage tel qu'on n'en voit pas un semblable en dix ans. Pour toute réponse, madame de Lampurdan fit

avancer le fourgon et ses femmes, et fut se sécher dans une salle voisine. Cerdagne, qui voulait paraître aimer la pluie depuis un moment, n'entendait pas se changer; il regardait d'Aran et sa femme d'un air bête; il se pinçait les lèvres pour ne pas rire, et répondait par signes à tout ce qu'on lui disait. D'Aran l'aimait véritablement; il s'alarma tout-à-coup, s'écria que l'amour avait rendu Cerdagne fou. Cerdagne répondit à cela par un grand éclat de rire, qui confirma son ami dans son opinion : l'alarme se répandit dans le château; on courut chercher le médecin le plus renommé de Benavarri, qui accourut, suivi d'un frater et de deux apothicaires : car ces gens-là courent toujours où il y a beaucoup à gagner. Le médecin prit la main de Cerdagne, qui le laissa faire. Ins-

pection faite du pouls, le docteur décida qu'il y avait dérangement à la glande pinéale, et Cerdagne lui rit au nez; le docteur, plus convaincu que jamais par cette irrévérence, ordonna au frater d'ouvrir la veine, et aux apothicaires de préparer et de mettre en place des laxatifs. Cerdagne n'entend pas pousser la plaisanterie aussi loin; il jette la trousse du frater au feu, la perruque du docteur par la fenêtre, et les deux apothicaires à la porte.

Le docteur prononce que ce genre de démence vise à l'hydrophobie, et qu'il faut lier le malade. A ce mot, Cerdagne entre vraiment en fureur et saute sur son épée. Ses gens désolés s'arrêtaient devant lui, sans savoir quel parti prendre; d'Aran pleurait, et avait pourtant aussi tiré son coutelas à tout événement; le

docteur, le frater, les apothicaires, des harts à la main, sautillaient autour de Cerdagne, qui les écartait à grands coups de plat d'épée; madame d'Aran, inutile jusqu'alors au tableau, avait pris le parti de s'évanouir pour le compléter. Le désordre était au comble, lorsque madame de Lampurdan rentra, brillante de son propre éclat et de celui de l'habit qu'elle avait été prendre : « Comte, dit-elle à Cerdagne, je n'ai pas plus d'envie de vous voir enrhumé que de vous envoyer reprendre Valence; allez changer de vêtement ». Cerdagne sortit avec une profonde révérence, et personne ne concevait comment ce fou qui était menacé de la rage, obéissait au moindre mot de la beauté.

Cependant le membre de la faculté et ses suppôts n'entendaient pas désemparer. Ils redemandaient à grands

cris leur malade; il fallait qu'il fût saigné et clistérisé, parce que les arrêts d'un médecin sont sans appel. « Je paie la cure et je vous dispense de la faire, dit madame de Lampurdan, en tirant sa bourse : qu'avez-vous à ajouter? — Rien sans doute, que des révérences ». Et ces messieurs se retirèrent à reculons, la tête penchée sur leurs genoux.

Madame d'Aran était revenue à elle, et parlait à son mari de l'inconcevable état du pauvre Cerdagne; d'Aran avouait tout bonnement qu'il n'y comprenait rien, mais que leur ami ne pouvait être dangereux, puisque madame de Lampurdan avait sur lui un empire aussi absolu : ils arrêtèrent tous à la fois qu'on prendrait certaines précautions contre un nouvel accès qui pouvait n'être pas éloigné. Madame de Lampurdan écoutait avec

une feinte indifférence, et s'enorgueillissait intérieurement de la soumission d'un homme dont le bras avait souvent fait trembler la Castille; Cerdagne, en changeant d'habit, pensait à la singulière punition que sa maîtresse lui avait infligée; il en murmurait mentalement, il en riait l'instant d'après, et il reparut dans la salle commune, le front serein, et beau comme l'Apollon du Belvéder.

Il fut s'asseoir près de sa belle Léonore; il lui peignait son amour et la joie qu'il avait de la revoir, par les gestes les plus expressifs : sa Léonore lui répondait de vive voix les choses les plus tendres et les plus pathétiques; l'étonnement des spectateurs allait toujours croissant : « S'il n'est pas fou, qu'est-il donc? s'écria enfin d'Aran. — Je suis muet, écrivit Cerdagne. — Muet! reprend son ami.

— Muet! continue son épouse. — Et comment?...... — Et par quelle aventure?..... — Ah! dites-moi?.... — Expliquez-vous, de grâce!..... — Je suis muet, je ne puis vous en écrire davantage. — C'est une paralysie sur la langue. — Il faut faire revenir le médecin. — Sans doute ».

A cette menace, Cerdagne reprend ses tablettes : « S'il reparaît devant moi, je le tue; je ne veux pas guérir. Voyez les regards d'amour que m'adresse ma Léonore : il semble que je lui devienne plus cher par mon accident. — N'en doute pas, mon ami, répond la belle veuve, et elle offre sa joue à son amant. — Oh! à pareil prix, écrit de nouveau Cerdagne, je serais muet toute ma vie ».

On soupa très-gaiement. L'aventure des filles d'honneur empêcha de se remettre en route la nuit. Madame

d'Aran d'ailleurs était bien aise, après trois ans d'absence, de causer de près avec son mari. L'agrémemt particulier et l'intérêt général exigeant donc qu'on passât la nuit à Benavarri, chacun se retira de bonne heure. Monsieur et madame d'Aran firent ce qu'ils voulurent; madame de Lampurdan se rappela ses nuits passées, et celles que l'amour lui réservait; Cerdagne causa tout seul : c'est une jouissance quand on s'est tu forcément pendant la journée.

On arriva sans mésaventure au château d'Aran. Les amans y laissèrent les époux, et se retirèrent dans leurs donjons. Pas un voisin qu'on pût voir décemment : c'étaient de pauvres gentillâtres, des bûcherons, des laboureurs, quelques chapelains. Il y avait, par-ci, par-là, des jouvencelles qui méritaient l'attention du comte de

Cerdagne; mais il lui était défendu de parler, et elles ne savaient pas lire: il fallait donc être fidèle malgré soi. Le pays était abondant en gibier; mais on ne chasse pas sans parler à ses chiens et à ses piqueurs : il fallut donc encore renoncer à ce plaisir-là. On pouvait aller voir madame de Lampurdan; mais la décence ne permettait pas qu'on couchât chez elle. On n'avait alors pour ressource qu'un mauvais lit offert de bon cœur par un pauvre curé, et on se lasse d'être mal couché; les séjours n'étaient donc pas très-prolongés. Le château de Lampurdan était à douze lieues de celui de Cerdagne : les voyages ne pouvaient donc pas être très-fréquens. La seule jouissance qui restât à Cerdagne, était d'écrire tant que bon lui semblait à sa fière veuve; mais cette jouissance même lui rappelait ses priva-

tions; et puis quand on a écrit tout ce qu'on pense, tout ce qu'on sent, qu'on a dit tout ce qu'on peut dire, il paraît assez insipide de recommencer. Cerdagne s'ennuyait, oh! il s'ennuyait....... comme un écolier en classe, comme un juré à l'audience, comme un rentier qui attend son quartier, comme un mari près de sa femme. Quand il était bien sûr d'être seul et de n'être pas entendu, il parlait, il parlait tout haut contre la fantaisie de sa Léonore, et sans son attachement à ses éperons, et à sa croix de Calatrava, je ne sais pas trop ce qui en serait arrivé.

Madame de Lampurdan n'était pas plus heureuse. Quand elle ne voyait pas Cerdagne, elle brodait et se dépitait : l'ouvrage va mal quand on n'est pas à ce qu'on fait. Elle quittait le métier, et relisait sans interêt des

lettres qu'elle savait par cœur. Lorsqu'elle en eut écrit elle-même une trentaine, elle se répétait à chaque mot, et déchirait le poulet, de peur de donner à Cerdagne une mauvaise opinion de son esprit : femme, belle et riche, elle devait avoir tous les genres d'amour-propre.

Si Cerdagne paraissait, elle volait au-devant de lui, lui disait des choses charmantes, et s'ennuyait bientôt de l'uniformité de ses signes. Elle regrettait intérieurement de ne plus entendre cette voix si touchante, qui arrivait si surement à son cœur. Elle se rappelait certain moment assez doux de son premier hymen, et convenait à part elle, qu'il y aurait de la duperie à reculer le second d'un an : la nature ne perd jamais ses droits. Que faire cependant? Revenir sur ses pas? rendre la parole à Cerdagne? Ne

Ne serait-ce pas marquer un empressement qu'il pourrait interpréter à son désavantage? Son orgueil permettait-il d'ailleurs qu'elle transigeât avec son amour, et l'orgueil n'est-il pas, soit dit sans méchanceté, le sentiment dominant chez les femmes? Tout cela était embarrassant, cruel, diabolique. « Je languis, je sèche, se disait-elle quelquefois; mais je mourrais plutôt que de céder ». Et pour se dissiper, elle faisait enrager ses femmes.

Cet état de choses ne pouvait durer long-temps. L'amour, la jalousie, des craintes assez fondées peut-être rapprochèrent, raccommodèrent tout: c'était la fête de madame de Lampurdan, et ces jours-là se célébraient alors avec une pompe qui devait flatter singulièrement l'habitant de la voûte azurée. Cela se réduit à présent à un bouquet, à une mesquine sérénade;

la belle fait servir, en reconnaissance, la tourte de frangipane; on lui chante, en buvant son vin, quelques couplets assez plats, et on s'en retourne bâiller au coin de son feu : aussi nos patrons célestes, justement choqués de cette parcimonie, nous abandonnent tout-à-fait, et il y paraît bien.

Madame de Lampurdan avait rassemblé chez elle la haute noblesse de vingt lieues à la ronde. Un prodigieux abatis de gibier avait été fait la veille dans ses parcs et dans ses forêts; ses gens étaient habillés de neuf, et elle venait de finir de sa main blanchette la broderie d'une robe qui devait habiller le lendemain l'image de sa patrone, qui figurait en pied sur le maître-autel, et qui foulait d'un air de dignité les Dieux du Paganisme, qui, selon moi, sont tout aussi bons que d'autres.

L'aurore de ce grand jour ne fut pas annoncée au bruit du canon, parce qu'on ne connaissait pas la poudre en Europe; mais les tymbales, les cymbales, les clairons et tous les instrumens qu'on avait imités des Maures, et qui ont au moins l'avantage de ne pas ébranler les maisons de ceux qui ne veulent pas prendre part à la fête, ces instrumens, bien ou mal embouchés, résonnèrent à la fois. Les comtes, les barons, les chevaliers, les dames, les jouvencelles sortent de leurs couchettes, revêtent leurs habits somptueux, leurs armes, leurs joyaux. La nombreuse assemblée se réunit gaiement dans une salle où était servie une table de cent couverts, chargée de toute sorte de mets, au milieu desquels figurait l'*olla podrida*, qu'entouraient vingt flacons d'un excellent vin de la Manche. Il n'était encore

que huit heures, mais alors on se levait matin, et on déjeûnait fort.

La comtesse de Berga, la plus jolie de toutes les dames, après celle du château, était, par hasard ou autrement, auprès de Cerdagne, qu'aucun cavalier n'égalait en bonne mine. Le dangereux fripon se livrait à son goût pour la variété, et parlait, de ses yeux, à madame de Berga, mais d'une manière si positive qu'elle ne pouvait s'y méprendre. Madame de Berga avait un mari vieux et infirme; Cerdagne était charmant, et un muet ne laisse pas d'indiscrétion à craindre, car un galant homme n'écrit jamais ce qui peut lui échapper dans la vivacité de la conversation. Madame de Berga faisait toutes ces réflexions, et regardait aussi Cerdagne d'une manière très-significative. Madame de Lampurdan, à qui rien n'échappait, avait de l'humeur et

faisait fort mal les honneurs de chez elle.

On savait par toute la Catalogne les engagemens qui existaient entre Cerdagne et sa belle. Madame de Berga ne voulait pas être l'objet d'une fantaisie, et pour former avec le paladin une liaison durable, il fallait le détacher de ses premiers nœuds. Elle crut avoir trouvé un moyen innocent de jeter de la défaveur sur madame de Lampurdan. Elle plaignit en général les jeunes seigneurs qui s'attachent à des dames qui répondent plutôt à leur amour par vanité que par véritable tendresse.

Un coup-d'œil très-vif de madame de Lampurdan, la convainquit que le paquet était arrivé à son adresse. La réponse ne se fit pas long-temps attendre : « Je ne conçois pas, moi,

reprit la belle veuve, qu'on se permette des observations aussi directes, sans un motif qu'il est facile de pénétrer ». La glace était rompue, et madame de Berga s'était trop avancée pour reculer : « Il est permis, poursuivit-elle, de plaindre un chevalier, qu'une infirmité subite.... : — Privé du cœur de sa maîtresse, n'est-ce pas là ce que vous voulez dire, madame? — Il me semble au moins que son accident m'eût fait hâter un hymen nécessaire à sa consolation. — Je ne suis pas faite, moi, madame, pour consoler un mari infirme. — Quoi! madame, des applications ! — La patience est une vertu que je vous souhaite et que le ciel m'a refusée. Eh bien, madame, vous vous taisez ! je vous mets cependant à votre aise. Allons, déclarez franchement à Cerdagne que ma conduite doit lui inspi-

rer de l'indifférence, qu'il peut chercher ailleurs des dédommagemens, et que peut-être il n'ira pas loin pour en trouver ».

Les convives stupéfaits laissaient tomber leurs fourchettes à manche de bois de cerf, madame de Berga était atterrée; Cerdagne croyait presser de son genou celui de sa jolie voisine, et l'engager à continuer un combat qui lui assurait une épouse adorée, ou une maîtresse piquante; madame de Lampurdan se pinçait les lèvres et réfléchissait profondément. Le tréteau que Cerdagne avait pris pour le genou de madame de Berga, et dont la pression soutenue lui paraissait si flatteuse, le tréteau céda à la fin, il tomba, et entraîna la table; madame de Lampurdan, tirée de sa rêverie par l'éclat de la chute, éclairée sur le manége de Cerdagne par la rougeur et l'em-

barras extrême de sa rivale, poussée par sa sensibilité alarmée, et peut-être par un mouvement de justice, madame de Lampurdan se leva, et prenant cet air de dignité qui en imposait même à l'amour : « Je ne donnerai pas lieu davantage, dit-elle, aux plaintes qu'une compassion bien innocente m'adresse en faveur de mon amant; je n'autoriserai plus par mes délais des galanteries dont je ne pourrais raisonnablement m'offenser. Cerdagne, je vous épouse aujourd'hui; et madame, qui s'intéresse si vivement à vous, me saura gré sans doute de ma condescendance. Elle me plaindrait probablement si j'avais des infirmités à vous faire oublier, et pour la mettre absolument à son aise, je vais lui faire juger la différence qui existe entre l'attrait du plaisir et l'amour fondé sur l'estime; pour cela je n'ai

n'ai besoin que d'un mot, et je le prononce : parlez, Cerdagne ».

Cerdagne, hors de lui, tombe aux pieds de sa Léonore, et ne voit plus qu'elle. Des exclamations sans suite, mais très-distinctement prononcées, prouvent qu'il n'est pas muet; madame de Berga, poussée à bout par son heureuse rivale, se croit jouée par le trop aimable chevalier : elle monte sa haquenée, et pousse à grands coups de fouet une pauvre bête bien étrangère à tous ces démêlés. Très-heureusement le comte de Berga était retenu chez lui par la goutte, et elle n'avait à Lampurdan aucun chevalier qui s'intéressât assez à elle pour jeter à Cerdagne le gage du combat.

Le tragique de la scène avait fait perdre de vue les détails comiques, les plats et les bouteilles cassées, les limiers se jetant sur les débris du

festin, les pages s'empressant de réparer le désordre, culbutés par les chiens, et les culbutant à leur tour, la selle de la haquenée de madame de Berga, placée à la hâte, tournant au bout de cinq pas, l'amante malheureuse renversée, les jambes en l'air, et son écuyer lui tournant respectueusement le dos, tirant sa flamberge pour écarter les indiscrets, et laissant sa maîtresse se dépêtrer de son mieux, ou subir le sort de la reine Brunehaut, plutôt que de souiller ses charmes d'un regard téméraire. On ne voyait que la belle, que la fortunée Léonore; on ne pensait qu'à féliciter Cerdagne. L'effort qu'avait fait sur lui-même un jeune homme aussi léger, était la preuve la plus incontestable de l'amour le plus vrai, et le garant le plus sûr du bonheur futur de madame de Lampurdan. Elle oublia la robe brodée de

sa patronne, la patronne elle-même, et conduisit son chevalier à l'autel.

D'Aran et son épouse, enchantés d'un dénouement qu'ils étaient loin de prévoir, présentèrent le plus beau couple de toutes les Espagnes au chapelain, qui s'attendait à chanter l'office du jour, et qui ne s'était pas préparé à célébrer des épousailles ; mais comme il était le seul qui sût le latin, il récita les *Oremus* en l'honneur de sainte Léonore, et prononça à haute et intelligible voix, l'*Ego vos conjungo*, qu'on entend à merveille dans tous les pays, et qu'on se repent parfois de s'être fait prononcer.

Vous présumez bien que la fête changea absolument d'objet. Cerdagne fut le patron du jour, il en fit le charme par un mélange de sentimens et de gaieté qui s'échappèrent comme un torrent qui a brisé les digues qui l'ar-

rêtaient. De ce jour aussi madame de Cerdagne abjura l'autorité qu'elle avait prise sur son amant. Elle ne prétendit d'autre empire sur son époux que celui de la beauté et des grâces, des attentions et de la douceur. Cerdagne avait souvent murmuré contre son despotisme : sa délicatesse le charma, et il s'empressa de la justifier par tout ce que devait attendre de lui une épouse accomplie. On assure même qu'il lui fut fidèle.... autant qu'un mari peut l'être.

Neuf mois s'écoulèrent dans des plaisirs toujours vifs, parce qu'ils paraissaient toujours nouveaux. Madame de Cerdagne allait resserrer les liens qui l'unissaient à son époux; un gage de l'union la plus douce était attendu avec impatience, et on attendait le moment heureux en faisant de ces rêves de bonheur si naturels à de

jeunes époux. Ce serait un garçon, il aurait la beauté, la sensibilité de sa mère, l'esprit et la valeur de Cerdagne. On le voyait s'échapper des bras de la comtesse pour hasarder quelques pas sur le gazon; on l'entendait balbutier ces noms chéris de père et de mère; on souriait à ses saillies enfantines : à ces illusions succédaient des plans d'éducation qui ne ressemblaient en rien à celle qu'on donnait alors aux enfans. Puis on l'envoyait faire ses premières armes contre les Maures, et l'établissement le plus beau d'Aragon était le prix de ses exploits.

Hélas! il vint trop tôt ce jour si ardemment désiré. Après des douleurs horribles, madame de Cerdagne donna une fille à son époux, et mourut dans ses bras.

Les caractères vifs sont plus forte-

ment frappés que d'autres, et par une juste répartition de la nature, les chagrins les plus violens sont aussi les moins durables. Cerdagne désespéré, ne voulait pas survivre à son épouse; il l'appelait à grands cris, il couvrait de baisers ses restes insensibles : il fallut employer la force pour l'en séparer. Il la suivit, baigné de larmes, dans la sépulture de ses pères, et l'instant où on finit de murer le caveau amena une crise terrible : il tomba sans connaissance aux pieds de son cher d'Aran, qui était accouru pour adoucir, pour partager ses peines. Une salle tendue en noir, éclairée par une lampe funéraire, fut la retraite où Cerdagne s'ensevelit; d'Aran eut le courage de s'y renfermer avec lui, d'entendre pendant plusieurs jours, et de répondre à des soupirs et à des plaintes continuellement répétés. C'étaient ses

soins et ses prières qui déterminaient Cerdagne à prendre quelque nourriture ; c'était sa conversation simple et attachante qui forçait l'attention de son ami, et qui faisait diversion à sa douleur.

D'Aran n'avait pas cette finesse, ce tact exquis qui distinguaient Cerdagne, mais il avait un sens droit, et son caractère réfléchi lui avait donné le loisir d'étudier les hommes. Il sentit d'abord qu'entreprendre de fermer une plaie aussi fraîche, c'était vouloir la déchirer ; il savait qu'une perte aussi cruelle suspendait toutes les fonctions de l'ame ; mais aussi, lorsque les larmes se tarirent, que les soupirs devinrent moins fréquens, que le nom de Léonore était prononcé avec une sensibilité profonde, mais sans aucune marque de désespoir, d'Aran jugea qu'un attachement d'un autre genre, mais

aussi fort sans doute, balancerait d'abord le premier, l'emporterait bientôt sur de simples souvenirs, et il prononça le nom de sa fille.

Au nom de cet enfant, dont Cerdagne ne s'était pas occupé encore, il parut sortir d'une longue léthargie. Il demanda instamment à voir sa Séraphine, et d'Aran, habile à profiter du moment, lui représenta que l'aspect de ce lieu lugubre pourrait agir trop fortement sur des organes si faibles encore. Il prit la main de son ami, et l'amour paternel l'arracha de l'espèce de tombeau où l'avait renfermé l'amour conjugal.

La vue de Séraphine rappela vivement l'idée de sa malheureuse mère; mais insensiblement cet enfant réunit tous les sentimens dont son père était occupé. Il n'oublia jamais sa tendre, son incomparable Léonore, mais il

l'aima dans sa fille; et sacrifiant à la mémoire de la première, à l'intérêt de la seconde, le reste d'une jeunesse très-brillante encore, il jura de ne jamais former d'autres nœuds, et fut fidèle à son serment.

Un an ou deux s'écoulèrent, et Cerdagne les avait passés tantôt chez lui, tantôt au château d'Aran. Les plaisirs nécessaires à un homme de vingt-cinq ans avaient repris leur cours ordinaire. Cependant leur uniformité fatiguait un jeune seigneur qui avait vu la brillante Sarragosse; sa jeunesse lui imposait la loi d'ajouter de nouveaux lauriers à ses premiers exploits; certain besoin de gloire, que l'amour ne contenait plus, se développait dans toute sa force; sa fille, très-riche héritière, pouvait, à la rigueur, se passer de son père, et son intérêt semblait exiger qu'il illustrât encore

son nom déjà fameux. Sa vivacité naturelle lui faisait saisir avec avidité des idées qui l'avaient flatté dans tous les temps ; mais de quel côté tourner ses pas ? L'Aragon était en paix avec la Castille ; les souverains espagnols avaient conclu une trève de trois ans avec les Maures : un fou lui procura les occasions de se signaler.

Il était difficile alors, comme aujourd'hui, d'obtenir de la considération sans fortune, sans esprit et sans naissance ; on y arrivait par la dévotion, et il n'est pas de faquin qui ne soit flatté de sortir de la classe commune. Un malheureux d'Amiens, nommé *Coucoupêtre* ou *Cucupiètre*, et que nous connaissons sous le nom de *Pierre l'Hermite*, fit long-temps à la porte de la cathédrale les jongleries que fit depuis à Rome Jean Labre, autre gueux de Boulogne-sur-Mer,

qui ne fit et ne devait faire aucune sensation au dix-huitième siècle, lorsqu'au douzième, maître Coucoupêtre réussit à bouleverser l'Europe et l'Asie.

Parvenu à une certaine réputation à Amiens, Coucoupêtre crut y ajouter en allant visiter à Jérusalem le saint tombeau, qui est un peu plus apocryphe que celui de Mahomet, car le prophète conquérant mourut, et fut enseveli en roi; Jésus-Christ, au contraire, vécut obscur, mourut du supplice des misérables, et fut très-probablement enterré comme eux. Quoi qu'il en soit, on montre à Jérusalem une pierre qu'on dit être le saint sépulcre. Sans en faire l'historique, et pour cause, moi, je veux bien y croire, parce que cela m'est égal.

Notre gueux, revêtu par l'évêque de la robe crasseuse et du cordon de Saint-François, part la besace sur le

dos, s'arrête de porte en porte, reçoit par-tout d'abondantes aumônes, et arrive gros et gras à Jérusalem, qui a été une ville superbe, à ce que disent les auteurs juifs, qui ont pu mentir sur cet article, comme sur mille autres, mais qui certainement n'est aujourd'hui qu'une bourgade.

Monsieur Coucoupêtre recommença à Jérusalem les farces qu'il avait jouées avec tant de succès à Amiens; mais d'autres lieux, d'autres usages. Les Mahométans le prirent pour un fou; et les fous sont par-tout bafoués et honnis par la canaille. Les Chrétiens de la Palestine aiment beaucoup qu'on leur porte des aumônes, et ne se soucient pas d'en faire. Coucoupêtre fut donc vilipendé par les infidèles, et abandonné par les disciples de Christ. Notre picard, opiniâtre comme tous les gens de son pays, jura qu'il se

vengerait des uns et des autres, ce qui n'est pas très-chrétien ; mais tout le monde sait que la religion doit ployer sous les petites passions de ceux qui la professent.

Coucoupêtre conçut un projet dicté par la démence ; mais il n'est pas d'absurdité qu'on ne fasse adopter à des cerveaux exaspérés, et toute l'Europe avait alors la fièvre de la superstition. Si Coucoupêtre se fonda sur cette observation pour espérer quelques succès, il n'était pas aussi bête qu'on pourrait bien le croire.

Il se rendit à Rome, fut admis à baiser l'orteil du Saint-Père, et lui fit une peinture si touchante des avanies que l'on faisait essuyer aux chrétiens en Palestine, c'est à-dire de celles qu'ils s'étaient attirées, qu'Urbain II, assez bonhomme, mais chrétien aussi vain et aussi entêté que Coucoupêtre,



ne dédaigna pas de faire cause commune avec lui.

Il l'envoya gueuser de province en province, et communiquer par-tout son enthousiasme et son ressentiment. Le picard était vif, mais sans éloquence. Le ciel est avare de ce don, et aurait pu en faire part à un homme qui embrassait aussi chaudement ses intérêts. Coucoupêtre passa encore pour un fou, quand il proposa sérieusement aux heureux habitans de l'Italie d'aller conquérir l'Arabie-Pétrée, qu'il était impossible de garder. D'ailleurs, une figure assez commune, des sandales, des pieds crasseux, des reins ceints d'une corde, pouvaient donner une haute idée de la piété du personnage, mais n'annonçaient pas de moyens fort étendus. Coucoupêtre, à peu près aussi furieux contre les Italiens que contre les Mahométans,

revint épancher sa bile dans le sein du Saint-Père.

Le Saint-Père trouva très-mauvais que tous les fidèles ne se fussent pas levés en masse à la voix de son envoyé. Plein de confiance dans ses talens oratoires et dans la grâce de Dieu, il convoqua un concile à Plaisance. Le coup élastique n'est pas d'un effet plus prompt aujourd'hui que l'était alors un mot, un seul mot du Saint-Père. Tout le clergé italien, jusqu'aux enfans de chœur, et environ trente mille laïcs se rendirent à Plaisance. Comme il n'y a pas eu, qu'il n'y a pas, et qu'il n'y aura jamais de bergerie assez vaste pour contenir un pareil troupeau, sa Sainteté fut obligée de haranguer en plein champ, ce qui n'est pas du tout avantageux à la poitrine d'un pape, ordinairement très usée. Il perdit ses beaux mouvemens oratoires; mais en

se passant le mot de proche en proche, tout le monde sut qu'il s'agissait d'aller guerroyer contre les Palestins, qui avaient maltraité monsieur Coucoupêtre. On trouva le projet superbe, on s'écria de tous les côtés qu'il fallait partir, et personne ne bougea.

Le turc Soliman, maître déjà de la plus belle partie de l'Asie mineure, avait établi le siége de sa domination à Nicée, et semblait de là menacer Constantinople. L'empereur grec, Alexis Comnène, sentait sa couronne chanceler sur sa tête débile. Il ne douta point que les chrétiens d'Europe, consultant leurs vrais intérêts, ne s'unissent à lui pour faire rentrer les Ottomans dans leurs premières limites : ce plan avait le sens commun, et voilà pourquoi il ne fut pas adopté. Les ambassadeurs qu'Alexis avait envoyés

voyés à Plaisance furent à peine écoutés.

Eh, le moyen que le pape soutînt des Grecs qui ne voulaient pas adopter cinq à six mots qu'il avait plu aux Romains d'ajouter au symbole, des Grecs qui communiaient avec du pain levé, et qui prétendaient que manger en carême des œufs et du fromage, c'était faire gras! Il était bien plus simple de traverser leur pays à main armée, de les piller si on pouvait, de s'exposer à être défait par eux avant d'arriver à la sainte pierre, objet de tant de bruit : au moins on ne reprocherait pas au saint-siége d'avoir traité avec des schismatiques.

Urbain, que Coucoupêtre avait tout-à-fait enfiévré, ne fut pas rebuté par le mauvais succès de sa première tentative. Il compta sur l'esprit inquiet des Français, sur leur enthousiasme

pour tout ce qui est nouveau et extraordinaire, sur une foule de seigneurs perdus de dettes, de débauche, aimant le plaisir, la guerre, le pillage sur-tout, et devant seconder ses vues par l'ignorance la plus crasse. Urbain partit pour Clermont en Auvergne; il pérora sur la grande place; les têtes s'échauffèrent; les Syriens vaincus, conquis, dévalisés, leur pays partagé entre vingt ou trente seigneurs qui ne possédaient qu'un donjon entouré d'un fossé bourbeux, flattèrent plus les imaginations que la remise des péchés commis et à commettre, que promettait le Saint-Père à ceux qui s'armeraient. On prit la croix à l'envi. Moines, femmes, marchands, vivandiers, ouvriers, tout voulut partir. On enrôla une infanterie innombrable. Tous ceux qui pouvaient disposer d'un cheval se réunirent en corps de

cavalerie. Les moindres châtelains partirent à leurs frais; les pauvres gentilshommes leur servaient d'écuyers. Godefroy de Bouillon, Baudouin son frère, et plusieurs seigneurs se croisèrent. Tous vendirent leurs biens au clergé, et ne le regrettèrent pas : ils allaient conquérir des royaumes. L'exemple d'une poignée de normands qui venaient de soumettre Naples et la Sicile, semblait justifier ces chimères; mais ces normands étaient commandés par Guillaume Fier-à Bras, Drogon et Humfroi, et les Croisés l'étaient par Coucoupêtre. La reconnaissance, la piété et la bêtise lui avaient déféré cet honneur.

Voilà où en étaient les choses, quand le bruit de cet armement extraordinaire pénétra dans la Catalogne. Cerdagne riche, désintéressé, ne pouvait être conduit par l'intérêt; ceux qui

aiment le plaisir ne sont pas dévots, Cerdagne devait donc se soucier fort peu d'indulgences : mais il était inquiet, inconstant, entreprenant ; il voyait de la gloire à battre les Ottomans, qui étaient redoutables alors ; sa fille était trop jeune pour l'intéresser beaucoup encore, d'Aran trop raisonnable pour que sa conversation fût variée, sa femme trop sage pour faire attention aux grâces de Cerdagne, et consentir à lui rendre le séjour de la Catalogne supportable. Il trouvait superbe d'être cité comme le plus brave, le plus beau, le plus désintéressé de l'armée des Croisés, de chercher Soliman dans la mêlée, de le pourfendre, d'entrer à Nicée avec les fuyards, de s'établir dans le sérail du maître, et de prouver à ces dames qu'un seigneur catalan vaut tous les soudans du monde.

Pendant plusieurs jours il entretint d'Aran et sa femme de ces folies. A force d'en parler, il se persuada à lui-même que son projet était le plus beau qu'on eût jamais imaginé ; il proposa sérieusement à son ami de l'accompagner.

A cette proposition, madame d'Aran jeta les hauts cris ; il n'était pas nécessaire qu'elle fît tant de bruit : d'Aran était sage, et il avait les inclinations casanières. Il fit ce qu'il put pour détourner Cerdagne d'aller pourfendre des turcs qui ne lui avaient rien fait : Cerdagne était têtu. Il fit ses préparatifs en secret ; il chargea du soin de sa fille et de sa maison, Théodora, la plus âgée, la moins jolie, et la plus acariâtre, mais la plus affectionnée et la plus intelligente des femmes qui avaient servi sa Léonore ; il laissa pour d'Aran un écrit par lequel il le

chargeait du gouvernement en chef de ses propriétés ; il sortit à la tête d'un train magnifique et d'une suite nombreuse. Il traversa les Pyrénées, le Roussillon, et joignit ces héros chrétiens, dont il s'était fait une si haute idée.

Il fut un peu étonné de voir à la tête de cette armée Coucoupêtre en uniforme d'hermite, un chapelet dans une main, et une rouillarde dans l'autre. Ce qui convenait à Bouillon, duc de Brabant, pouvait très-bien déplaire à un seigneur de Catalogne ; mais il eût été dangereux de marquer du mécontentement, et Cerdagne se résigna.

Le général Coucoupêtre se mit en marche à la tête de quatre-vingt mille vagabonds. Il n'avait pas de magasins, ne doutant pas que les Chrétiens ne s'empressassent de gagner des indul-

gences en apportant sur la route des vivres à son armée. Il se trompa. Ceux qui avait des provisions les gardèrent, suivant un adage très-vieux et toujours très-neuf : *primò mihi.*

Cependant il faut avoir l'estomac garni pour se battre en faveur de Dieu, comme en faveur du Diable. On avait faim, et le miracle des cinq pains ne se renouvelait pas. On était près d'une petite ville chrétienne de la Hongrie, nommée *Malavilla.* Le général hermite somma ses frères en Jésus-Christ de nourrir ceux qui allaient délivrer le saint tombeau. *Primò nobis*, répondirent ceux de Malavilla. Aussitôt la ville est attaquée, prise d'assaut, livrée au pillage, et les habitans égorgés. Un des lieutenans de l'hermite, *Gautier-Sans-Argent*, traitait aussi fraternellement les chrétiens de Bulgarie. Une autre horde de

ces aventuriers s'imagina qu'il fallait exterminer tous les Juifs, parce qu'ils avaient pendu Jésus-Christ. Il y en avait un nombre considérable sur les frontières de France; ils tenaient l'entrepôt du commerce entre la Germanie et la Gaule. On les massacra au nom de Dieu. Verdun, Spire, Worms, Cologne et Mayence furent inondés du sang de ces malheureux. Jamais, depuis Adrien, on n'en avait fait un si horrible massacre.

Les peuples voisins, irrités de cette conduite qui n'était pas chrétienne du tout, se réunirent contre ces brigands. Les *Pater* et les *Ave* de Coucoupêtre étaient sans vertu contre la tactique des chefs qu'on lui opposa. Il fut battu dans toutes les rencontres, et arriva enfin devant Constantinople avec vingt mille malheureux mourant de faim.

D'autres

D'autres vagabonds italiens et allemands s'étaient rassemblés près du Bosphore, et se réunirent au général hermite. Tous avaient besoin de la protection de l'empereur grec, et ils commencèrent par piller les environs de sa capitale. L'empereur grec pouvait aisément exterminer cette foule sans ordre, sans discipline : il aima mieux traiter avec eux. Il leur fournit des bâtimens pour les porter à l'autre rive du Bosphore.

Le général Pierre eut enfin le plaisir de se trouver aux prises avec les Mahométans. Soliman sortit brusquement de Nicée, à la tête de ses meilleures troupes. Il fondit sur les disciples de Christ, et les tailla en pièces. Monsieur Coucoupêtre se sauva du massacre avec beaucoup de peine, et retourna à Constantinople. Il était seul, on ne le craignait plus; on le reçut avec le

mépris qu'on aurait dû lui marquer par-tout.

Vous prévoyez aisément que les premières sottises de Coucoupêtre avaient fait abandonner ses drapeaux par tout ce qu'il y avait d'illustre et de raisonnable parmi les Croisés. Il ne lui resta que la canaille, à qui il procura l'inestimable avantage de mourir de la mort des martyrs.

Godefroi de Bouillon était à la tête de soixante-dix mille fantassins, et de dix mille cavaliers couverts de fer. Hugues, frère du roi de France, Philippe 1er, s'avançait par l'Italie, suivi d'une foule de seigneurs. Robert, duc de Normandie, engagea cette province au roi d'Angleterre, pour avoir de quoi payer les frais de son armement : superstitieux et pillard, il devait entreprendre le saint voyage. Le vieux Raymond, comte de Tou-

louse, souverain du Languedoc et d'une partie de la Provence, passa les Alpes à la tête de près de cent mille hommes. Bohémond, fils de Robert, conquérant de la Sicile, rassembla dix mille cavaliers bien équipés et quelques fantassins. Cet enthousiasme épidémique avait gagné partout, et les Asiatiques pouvaient croire qu'il n'y avait que des fous en Europe, mais des fous de la plus dangereuse espèce. La princesse Anne Comnène, fille de l'empereur grec, a décrit ces événemens, dont elle était témoin oculaire : « On eût cru, dit-elle, que l'Europe arrachée de ses fondemens, allait tomber sur l'Asie ».

L'empereur était fort incertain du parti qu'il prendrait avec des gens beaucoup plus redoutables que Coucoupêtre et ses goujats. Les Croisés voulaient des vivres; l'empereur, en

affamant sa capitale, n'en eût pas fourni une demi-ration à chaque homme. Il négocia, il fit des présens. Godefroi, qui avait faim, n'entendait pas raison. Il attaqua les faubourgs de Constantinople. L'empereur les défendit assez bien pour un prince amolli. Un évêque auvergnat, nommé *Monteil*, voulait absolument qu'on commençât la guerre contre les infidèles, en assiégeant la capitale du premier prince chrétien. Bohémond appuyait l'enragé auvergnat. Alexis calma Bohémond en lui abandonnant des ouvrages d'or et d'argent, des bijoux de toute espèce qui emplissaient un cabinet du palais impérial. Il fit distribuer des vivres; il fit passer successivement tous ces corps d'armée dans l'Asie mineure, et trop heureux d'en être débarrassé, il ordonna des prières publiques pour le succès de

leurs armes, en souhaitant intérieurement que les Mahométans les enterrassent jusqu'au dernier à côté de leur divin maître.

Cette multitude fut passée en revue près de Nicée. Il est exactement vrai qu'on compta cent mille cavaliers, et six cent mille fantassins. Les Gênois, les Pisans, les Grecs eux-mêmes longeaient les côtes de l'Asie mineure avec des vaisseaux chargés de vivres, qu'ils vendaient chèrement aux Croisés.

Coucoupêtre venait de reparaître sur la scène. Il criait à tous les chefs qu'un homme comme lui devait être employé : Godefroi en fit son premier aumônier, et Coucoupêtre, après avoir fait cahoter le coche, se contenta d'en être la mouche.

Le malheureux Soliman ne concevait pas l'acharnement qu'on met-

tait à sa perte. Il se défendit en brave homme, mais il céda à ce débordement européen. Ses armées furent battues deux fois : sa ville de Nicée fut prise, pillée, brûlée en l'honneur de Jésus-Christ.

Chacun commença à penser à soi. Bohémond se fit abandonner Antioche, et le pays qui en dépend. Baudouin s'empara d'Edesse, et se fit souverain d'un pays qui ne valait pas six bourgades de son duché de Brabant. Chacun voulait dominer, et chacun établit sa domination sur un petit coin de la Palestine. Il y eut des comtes de Joppé, des marquis de Galilée, de Sidon, d'Acre, de Césarée. On s'occupa enfin de l'affaire principale en apparence, mais qui n'était qu'accessoire par le fait; on mit le siége devant Jérusalem, et la ville fut emportée d'assaut le trente-cinquième

jour. Il est clair que les Mahométans, qui avaient respiré l'air de la sainte Sion, méritaient tous la mort; aussi ne fit-on grâce à aucun. Les chrétiens pacifiques de Jérusalem conduisirent les vainqueurs dans des souterrains où s'étaient réfugiés les femmes et les enfans. Tout fut égorgé sans pitié, et les fidèles, dégouttans de sang, allèrent en procession chanter un *Te Deum* autour du saint tombeau. Telles sont les plates horreurs qui ont produit le plus beau des poëmes dont s'honore l'Italie.

Il y eut encore d'autres croisades, jusqu'à celle qui se termina par la mort de saint Louis. Il est assez inutile de vous raconter ces pieuses extravagances qui, pour l'esprit et la conduite, se ressemblent généralement. D'ailleurs l'intervalle de la première à la dernière croisade étant d'environ

trois cents ans, vous sentez que Cerdagne n'a pu les faire toutes, et je reviens à mon galant espagnol.

Il s'était battu en brave paladin. Il était lié avec Renaud et Tancrède, redouté d'Argant, aimé clandestinement d'Herminie, de Clorinde, d'Armide, et de toutes les belles de la famille du Tasse; mais il plaignait intérieurement ce pauvre Soliman, dont on dévastait les états, uniquement parce qu'il portait un turban : le libertinage, la crapule de la plupart des Croisés le révoltaient; il était excédé des bénédictions et des *Oremus* de Coucoupêtre, choqué de la morgue d'Amberto, légat du pape près des Croisés : il avait cru faire la guerre en chevalier, et les chrétiens se conduisaient en bouchers. Il prit congé de Godefroi de Bouillon après la prise de Jérusalem, c'est-à-dire six ans

depuis qu'il avait quitté son château. Il reprit la route de Constantinople, avec ce qui lui restait de cette suite brillante qui l'avait accompagné. Alexis Comnène était un prince doux; Anne, sa fille, était sensible; Cerdagne fut reçu comme un homme qui réunissait l'amabilité grecque à la valeur qui séduit par-tout. Il acheva de se former à la cour d'Alexis, et perdit jusqu'à la trace de cette rudesse qui distinguait encore les seigneurs d'Europe.

Après deux années de séjour à Constantinople, Cerdagne partit chargé des bienfaits de l'empereur. Plus riche, plus aimable que jamais, il prit la route de Catalogne : il approchait de l'âge où on préfère une vie tranquille aux plaisirs bruyans, et aux rêves de l'ambition. Sa fille qu'il connaissait à peine, et qui entrait dans sa douzième

année, lui promettait les jouissances du cœur, dont il se faisait d'avance une idée délicieuse; son éducation devait être son ouvrage : quelques années encore, et il s'occuperait de son établissement; tout concourait à le fixer en Catalogne.

D'Aran avait quarante-cinq ans et quelques infirmités. Depuis long-temps son épée et sa cuirasse étaient rouillées; ses lièvres et ses chevreuils rongeaient en paix les récoltes que ses paysans n'osaient défendre; madame d'Aran n'était plus que son amie; il passait le temps à écrire à son fils, espiègle déterminé, qui faisait ses exercices à Sarragosse, à se faire lire la bible par Trufaldin, que je vous ferai bientôt connaître, et à boire de très-bon vin en assez grande quantité pour avoir de fréquens accès de goutte.

Louis XI, qui ne naquit guère que deux cents ans après, n'avait pas encore pensé à rétablir les postes, si régulièrement servies sous l'ancien empire romain; d'Aran n'avait donc reçu aucune nouvelle de Cerdagne. Il le croyait encore avec ses enragés qui avaient couru en Judée, sans savoir pourquoi. Il s'était mis à la tête de ses affaires, les régissait en ami fidèle, montait à cheval quand sa santé le permettait, parcourait ses domaines, faisait réparer son château, et allait une fois l'an à Barcelone visiter la petite Séraphine, qu'il avait mise dans un couvent fameux pour l'éducation des jeunes demoiselles. Là, elle apprenait à lire, à coudre, à prier Dieu, à rougir, et à faire des confitures pour les malades. Depuis tout a changé. Il faut aujourd'hui que les jeunes personnes sachent chanter,

toucher du piano, peindre, danser, tout faire avec grâce, même un faux pas; aller au spectacle, lors même qu'on donne le Mariage de Figaro, y paraître la gorge et les bras nus, y recevoir, y glisser un billet doux; c'est charmant : mais au bon vieux temps on ne connaissait pas tout cela.

D'Aran était au coin de son feu, la jambe étendue sur un coussin couvert en cuir; il sommeillait pendant que Trufaldin, assis sur un tabouret, un pupitre devant lui et la Bible ouverte, lisait avec onction le saint inceste du saint homme Loth avec ses saintes filles; madame d'Aran travaillait de l'autre côté de la cheminée, à un morceau de tapisserie qui représentait le roi Agag haché en morceaux par ordre du saint prophète Samuel; une demoiselle suivante raccommodait, derrière sa maîtresse, une paire

de haut-de-chausses; une autre jouait avec le faucon favori, tout le monde était occupé, lorsque cinq à six cornets sonnèrent à la fois en dedans et en dehors du château. On a eu à peine le temps de lever les yeux, et une troupe de cavaliers est entrée au galop dans les cours. D'Aran réveillé en sursaut, s'écrie : Ce sont les Maures! Il se lève pour sauter sur son épée de bataille, la goutte le cloue sur le pavé; Trufaldin renverse son pupitre, et se sauve à la cave : madame d'Aran se jette sur une estrade, et les demoiselles suivantes, qui n'ont pas oublié le capitaine Diégo, vont bravement ouvrir la porte.

Cerdagne entre, en riant aux éclats du désordre qu'il a causé. On le reconnaît, on se précipite dans ses bras, on le reçoit comme un ami qu'on ne comptait plus revoir. Après les em-

brassades, vinrent les épanchemens, ensuite on parla d'affaires, car enfin on ne peut pas toujours s'embrasser et se dire des douceurs.

En écoutant ce que d'Aran lui racontait de ses soins pour sa fille et de l'entretien de ses châteaux, Cerdagne lorgnait la suivante qui avait repris le faucon au poing. Elle avait vingt-quatre ans, elle était fort jolie, avait beaucoup d'esprit naturel, copiait à merveille les grands airs de sa maîtresse, et se livrait indistinctement à la volupté ou à la morale, selon que ses petits intérêts ou les circonstances l'exigeaient. En répondant tant bien que mal à d'Aran, Cerdagne s'approchait de la belle, caressait l'oiseau d'une main qui en masquait une autre qui cherchait à s'occuper plus agréablement. Rotrulde repoussait doucement la main audacieuse, et regardait le paladin

avec étonnement. Elle ne concevait pas qu'un seigneur qui avait vécu dans la plus grande intimité avec de grandes dames, voire même des princesses, pût s'amuser à cajoler une suivante, et cela était tout simple : les empressemens qu'on marque à une femme ne se mesurent guère que sur ses agrémens. Cependant Rotrulde n'avait pas entendu l'ordre, deux fois répété par la comtesse, d'aller dire au majordome de traiter plus splendidement encore que de coutume : elle était occupée à se défendre, ou l'attaque lui plaisait trop pour qu'elle fût à autre chose. La troisième invitation fut prononcée si haut et avec tant d'humeur, que Rotrulde fit un mouvement aussi rapide que la pensée pour obéir à sa maîtresse; mais Cerdagne lui pressait fortement le genou : elle perdit l'équilibre, fit une volte pour se remettre, et ne pensa

plus à l'oiseau. Elle lâcha la chaîne, et le faucon, effrayé de ces tournoiemens, s'enfuit à tire-d'ailes, traînant sa chaînette après lui. Il sortit par une croisée qu'on avait laissée ouverte pour donner issue à la fumée ; on ne savait faire encore au-dessus des foyers que de larges conduits, par lesquels l'air ne tirait point, et on ne connaissait pas les fumistes.

Je voudrais bien voir nos belles d'aujourd'hui dans une halle de vingt pieds carrés, surmontée d'une voûte gothique, pavée de larges pierres ; je voudrais les voir les mains, la figure enfumées, les yeux rouges, et rire et chanter malgré cela. C'est pourtant ainsi que vivaient nos pères, et ils étaient fiers comme on l'est aujourd'hui.

Madame d'Aran appelait l'oiseau chéri, et l'oiseau n'entendait rien : une

une terreur panique nous prive de tous nos sens. Il volait d'un donjon sur une tourelle, de là sur les créneaux de l'enceinte ; il se percha ensuite sur l'écusson de la maison d'Aran, qui décorait l'extérieur de la principale entrée. Un hibou s'était retiré sous l'aile d'un aigle de pierre qui formait le support, et s'envola à l'approche de l'oiseau royal. Il se jeta dans la campagne ; le faucon retrouve son instinct, il vole après le hibou : madame d'Aran le perd de vue, et s'évanouit. Cerdagne, toujours galant, même avec les femmes dont il ne se souciait pas, Cerdagne appelle ses piqueurs, demande son palefroi, et veut se mettre à la quête du diable de faucon. Ses piqueurs, fêtés par la valetaille du château, n'entendent pas la voix du maître. Cerdagne se décida au parti qu'on devrait toujours pren-

dre pour être bien servi, celui de se servir soi-même. Il prend le chemin des écuries, et entend un carillon infernal dans la cave devant laquelle il passait. Il prête l'oreille, il croit distinguer une voix de femme; et comme une femme, quelle qu'elle soit, l'intéresse plus que tous les oiseaux du monde, il oublie le faucon, et descend, au risque de se casser le cou sur les degrés.

Vous vous rappelez qu'au cri terrible du comte d'Aran, *ce sont les Maures!* Trufaldin s'était réfugié à la cave. Il s'était blotti comme un lièvre derrière un tonneau de vin, tremblant de tous ses membres, et priant Dieu comme on le prie quand on a peur. Rotrulde avait exécuté les ordres de madame; le majordome avait envoyé le sommelier à la cave, et Rotrulde y était descendue avec lui, parce qu'elle avait

les clefs des petits caveaux de madame, et qu'elle n'était pas fâchée d'avoir un prétexte pour se trouver tête à tête avec le sommelier.

Je ne finirais pas, si je détaillais les commodités et les douceurs de la vie qu'on ne soupçonnait pas au douzième siècle. Il faut pourtant que je vous dise qu'on était bien éloigné de mettre le vin dans des bouteilles de verre, car si on en avait eu, le sommelier n'aurait pas été remplir ses dame-jeannes de grès au tonneau derrière lequel s'était tapi Trufaldin.

Trufaldin, en entendant jouer le robinet, ne doute pas que les maures ne viennent boire le vin de son suzerain. Sa peur augmente un moment, mais le calme qui régnait autour de lui, lui rend l'usage de la réflexion. Il pense que le maure est seul, qu'il vient à la provision pour ses cama-

rades, que s'il l'aperçoit il lui fera sauter la tête d'un revers de son cimeterre, et qu'il est facile de le prévenir, sauf à devenir ensuite ce qu'il plairait à Dieu.

Trufaldin n'était pas homme à assommer un maure d'un coup de poing: il lui fallait une arme, et il n'en avait pas. Il invoqua Samson, qui, avec certaine mâchoire, se tira d'un pas bien plus épineux; et comme il est dit dans l'Ecriture : Aide-toi, et je t'aiderai, Trufaldin cherche doucement autour de lui. Une masse de bois qui servait à bondonner et à débondonner les pièces, lui tombe sous la main; il se glisse le long de la pièce. Le bon sommelier, le dos baissé, son bout de résine allumé d'une main, sa damejeanne de l'autre, pensait à sa petite Rotrulde, qui ne devait pas tarder à sortir du caveau de madame. Le

mal-adroit Trufaldin fait quelque bruit: ah! te voilà, ma belle, dit le pauvre sommelier. Un coup terrible lui tombe d'à-plomb sur les reins, et lui arrache un cri qui fait retentir les voûtes souterraines; sa résine s'échappe et s'éteint dans le vin, qui continue de couler : Trufaldin ne veut pas laisser sa victoire imparfaite; il allonge autour de lui de nouveaux coups qui d'abord ne frappent que l'air, mais bientôt l'instrument à bondons lui meurtrit la rotule du genou avec une telle violence, que le cœur lui manque, et qu'il tombe à vingt pas du vaincu.

Mademoiselle Rotrulde, effrayée du cri du sommelier, accourait à la hâte, elle dirigeait son flambeau vers l'endroit où devait être son bien-aimé; son œil cherchait à percer les ténèbres dans l'éloignement, elle ne pre-

nait pas garde à ce qui se passait à ses pieds. Elle accroche Trufaldin, elle chancelle, elle tombe, elle roule, en criant à son tour; son flambeau, son panier, deux jolies dame-jeannes, tout s'échappe, se heurte, se brise; le vin de Pobla coule sous sa cotte, une obscurité profonde ramène la terreur dans tous les esprits.

Cerdagne était descendu aussi vîte que le permettaient les ténèbres et un escalier tournant qu'il ne connaissait pas. Il appelle, il écoute; personne ne répond. Il avance, il met le pied dans la boue formée de la terre glaise qui garnissait la cave, et du précieux vin de Pobla; il glisse, il tombe à son tour, mais il tombe assez heureusement. Des cheveux tressés et rattachés sur le haut d'une tête mignonne se rencontrent d'abord sous sa main. Il est assez naturel de con-

naître à quel ennemi on a affaire, et Cerdagne continue la plus exacte inspection. Une fraise plissée et droite garnissait le derrière de la tête, et descendait sur quelque chose d'intéressant, qui cependant n'arrêta pas le paladin : les grands hommes ne s'amusent pas aux détails. Celui-ci donna toute son attention à une cotte d'un tissu d'écarlate bordée par le bas d'un réseau d'or. Sous cette cotte était le plus joli petit pied, la jambe la mieux tournée, et probablement quelque chose de plus séduisant. Je ne sais pas ce que le paladin fit de tout cela; mais je puis assurer que l'examen fut long, que Rotrulde était très-rouge et Cerdagne très-gai quand ils rentrèrent dans la salle.

Madame d'Aran avait son oiseau au poing, et le couvrait de baisers: son retour était une espèce de mira-

cle. Une demoiselle suivante, qui ne pouvait pas voler après lui, était montée sur la plus haute des tourelles pour suivre au moins son vol des yeux. Elle l'avait vu saisir et mettre en pièces le malheureux hibou, lorsqu'un vautour vint à tire-d'ailes fondre sur le faucon. Un danger imminent fait bientôt oublier un danger chimérique. Le faucon jugea, comme bien d'autres, qu'il valait mieux fuir que soutenir un combat inégal. Il avait repris son vol vers le château, il était rentré par la fenêtre par laquelle il était sorti, et la joie de madame d'Aran ne lui permettait pas d'observer ce qui se passait autour d'elle.

Cerdagne faisait l'aimable en se chauffant les gras des jambes devant le foyer, et il ne s'apercevait pas que le devant de son pourpoint, de son haut-de-chausses, et le cuir rouge de ses

ses bottines à entonnoir étaient couverts de terre glaise et de vin de Pobla. Rotrulde, toujours rouge et toujours les yeux baissés, avait pris de l'ouvrage pour lui servir de contenance, et elle ne se doutait pas que le vin de Pobla et la terre glaise couvraient le derrière de ses tresses, de sa fraise, de son juste et de sa cotte. Madame d'Aran, lasse de caresser son oiseau, jeta les yeux sur Cerdagne, et partit d'un éclat de rire. D'Aran fit un effort, se tourna paisiblement de côté pour savoir de qui on riait; il vit, malgré les oreillettes de son grand fauteuil, le devant glaisé de son ami, et rit à son tour. Cerdagne interdit d'abord, s'examina enfin, et rit avec les autres. Il raconta l'aventure de la cave avec beaucoup de grâce et de facilité, mais il la raconta comme il voulait qu'on la crût. Les femmes sont pénétrantes,

Madame d'Aran regardait Rotrulde pendant que Cerdagne contait. La petite, qui craignait que le paladin ne la sacrifiât au plaisir de dire un bon mot, était plus embarrassée que jamais, et cet embarras ne parut pas naturel à sa maîtresse. Elle jugea que Rotrulde devait avoir enlevé aussi une certaine portion de terre glaise et du vin de Ploba. Pour savoir précisément à quoi s'en tenir, elle envoya Rotrulde chercher dans sa chambre à coucher son fuseau d'or et sa laine de Ségovie. Elle se pinça les lèvres en voyant le derrière de sa fille d'honneur jaspé d'une étrange manière, elle se recueillit pour décider ce qu'il y avait à faire dans une circonstance aussi importante, et jugea que, sans faire des reproches à Cerdagne, sans même entrer en explication avec lui, il fallait congédier Rotrulde, qui bien certai-

nement n'avait pas provoqué le chevalier, et voilà comment les grands font justice.

Dans sa narration, Cerdagne n'avait pu parler ni de Trufaldin, ni du sommelier, parce qu'il n'avait pas laissé à Rotrulde le temps de lui en rien dire. Cependant d'Aran avait conclu avec beaucoup de sagacité que le bruit que son ami avait entendu à la cave devait nécessairement avoir une cause. Il fit venir quelques écuyers, ordonna à ses valets de porter des flambeaux devant eux, et les envoya voir dans le souterrain ce qui avait pu donner lieu à ce vacarme.

On descend : on trouve le sommelier étendu sur le ventre, l'épine du dos fracassée. On l'entoure, on le relève, et Trufaldin, plein de l'idée que les Maures sont maîtres du châ-

teau, et qu'ils vont venger sur lui la mort de leur camarade, Trufaldin se relève à genoux, commence à haute voix son *Confiteor*, et se psalmodie un *De profundis*. On avance à sa voix; il reconnaît les commensaux de la maison, il juge que les Maures sont en fuite, il retrouve ses sens et ses forces, et il raconte gravement qu'il a tué un ennemi de six pieds de haut, qui buvait le vin du patron. Un écuyer plus vif que les autres, lui répond qu'il a cassé les reins au sommelier, et qu'il n'est qu'un imbécille. Trufaldin, très-bonhomme, fond aussitôt en larmes, et se jette sur le corps de son ami le sommelier, à qui il fait un mal épouvantable. On veut l'écarter; il serre le blessé dans ses bras en lui demandant pardon, et le serre si bien qu'il lui fait passer une vertèbre à travers la peau. Le pauvre sommelier, excédé

de douleur, croit se défaire de Trufaldin en lui mordant vigoureusement l'oreille; Trufaldin croit mettre fin à son supplice en appliquant un vigoureux coup de poing sur la face du sommelier : celui-ci serre plus fort; Trufaldin crie plus haut ; l'écuyer dont j'ai déjà fait mention, s'impatiente, prend Trufaldin par l'autre oreille, et l'envoie rouler dans la terre glaise et le vin de Pobla.

On remonte le sommelier sur une espèce de brancard qu'on a fait en croisant quelques piques. Trufaldin suit en silence, son mouchoir sur les yeux. Il paroît au grand jour, et fixe tous les regards. Sa jaquette noire est garnie de haut en bas comme le devant de Cerdagne et le derrière de Rotrulde, et il a une épaule couverte de sang, parce que l'écuyer l'a tiré avec tant de violence par une oreille, que

l'autre est restée dans la bouche du sommelier.

On s'occupe aussitôt des blessés. Un frater qui ne savait d'anatomie que ce qu'on en connaissait dans un temps où c'était un sacrilége d'exhumer des morts, décida, et devina juste, que le sommelier en serait quitte pour être bossu, et Trufaldin pour la perte de son oreille.

Trufaldin était un pauvre diable, fils d'un cordelier d'Urgel, et de la cuisinière d'un prébendier du chapitre de Sainte-Thérèse de la même ville. Il ne fut en conséquence reconnu par personne; mais le révérend père veillait sur le fruit de ses amours, et payait les mois de nourrice avec l'argent que les fidèles destinaient à l'entretien des autels. A l'âge de quatre ans, il le mit chez une dévote, à qui il persuada de se charger du pauvre orphelin pour

l'amour de saint François. A sept ans, Trufaldin servait joliment une messe; à huit ans, il savait lire; à dix, il savait autant de latin que son papa avait pu lui en apprendre.

Les révérends pères cordeliers, étonnés de la prodigieuse facilité de cet enfant, délibérèrent en chapitre sur son sort, et l'admirent dans le couvent en qualité de marmiton. C'est là qu'il se perfectionna dans la belle latinité, au point d'entendre parfaitement les pseaumes, et de soutenir facilement une conversation dans ce latin, vulgairement appelé *latin de cuisine.*

C'était plus qu'il n'en fallait pour être cordelier; mais Trufaldin voulait devenir un des aigles de l'ordre. Dispensé à quatorze ans du service de la cuisine, à cause de son grand savoir,

il se livra uniquement à l'étude; il lut les pères de l'église et les plus fameux théologiens ; il commenta l'Apocalypse, il fournit des articles à la Fleur des saints et à la Légende dorée : dans ses momens perdus, il apprenait le plain-chant; et comme il avait la voix très-forte, il économisa bientôt un serpent à la communauté.

Tant de gloire ne pouvait être contenue par les murailles de la petite ville d'Urgel; elle s'étendit jusqu'en Aragon. Le révérendissime évêque de Sarragosse, car les évêques n'avaient pas encore l'orgueil anti-évangélique de se donner du monseigneur, le révérendissime voulut voir ce miracle nouveau de saint François. Il avait convoqué ce qu'il y avait de plus ergoté en théologie pour décider d'un cas important sur la conception de la vierge Marie. Ces assemblées se nommaient

conciles provinciaux, et le prieur des cordeliers d'Urgel, qui se croyait très-savant, ne manqua pas de partir pour Sarragosse. L'évêque l'avait invité à amener Trufaldin avec lui, mais les laïcs ne pouvaient être admis aux conférences. Trufaldin, après un court examen et des réponses qui charmèrent le prélat, reçut de sa main les quatre mineurs, ou pour parler plus clairement, il fut tonsuré.

Le grand jour arriva enfin, et l'évêque proposa la fameuse question, *an virgo Maria semen emiserit in copulatione cum Spiritu sancto?* La discussion s'engagea gravement d'abord, vivement ensuite, enfin tout le monde parla à la fois, et on eût parlé pendant des siècles sans s'entendre, si Trufaldin n'eût demandé humblement la parole; et sans se jeter dans des discussions scientifiques, il trancha

la question avec deux mots : *Mulier erat; ergo semen emisit.*

L'évêque étonné qu'un enfant de quinze ans décidât avec autant de précision un cas qu'il ne devait pas même entendre, le fit mettre à genoux devant son fauteuil, lui donna sa bénédiction, y ajouta un *pax tecum,* un baiser au front, et prononça qu'un jour cet enfant s'asseoirait sur la chaire de saint Pierre.

Pour aider lui-même à l'accomplissement de sa prophétie, le prélat notifia au prieur qu'il entendait garder le jeune néophyte au palais épiscopal, où il serait à la source des lumières. Cette notification déplut beaucoup au cordelier; mais comme un moine n'a rien à refuser à un évêque, il fit de nécessité vertu, et s'en retourna seul à Urgel.

Voilà donc Trufaldin bien vêtu,

bien logé, bien nourri, admis à la familiarité du révérendissime, occupé à faire ses mandemens, à lui trouver des citations pour ses prônes, et ayant la perspective du premier bénéfice vacant et du saint ordre de prêtrise quand il aurait l'âge requis ; le diable en ordonna autrement.

Parmi ses familiers, l'évêque avait un jeune clerc, de ceux qu'on a depuis nommés *enfans de chœur*, et qui n'étaient pas tondus encore. Celui-ci avait des cheveux blonds qui tombaient par boucles sur ses épaules ; un sourcil noir bien arqué couronnait un œil bleu plein de douceur et d'expression ; des lèvres rosées s'entr'ouvraient pour laisser voir les plus belles dents du monde ; sur ses joues le duvet de la pêche ; de l'embonpoint, la main charmante, et beaucoup de piété, tel était le petit Pedro.

C'est lui qui habillait et déshabillait le révérendissime, qui par humilité ne voulait point de valet-de-chambre; c'est Pedro qui lui apportait son déjeûner, qui le revêtait des habits sacerdotaux, qui servait sa messe quand il lui plaisait de la dire, qui dînait à côté de lui pour couper ses morceaux et lui verser à boire : mais aux heures de travail, il laissait la place d'honneur à Trufaldin, allait assister aux offices, revenait souper, et se coucher dans une chambrette que l'évêque avait fait arranger auprès de sa chambre à coucher, pour le trouver s'il avait quelque besoin la nuit, et pour établir de jour plus de facilité dans le service.

Pedro et Trufaldin étaient à peu près du même âge. Ils se lièrent insensiblement, bien que le révérendissime fît ce qu'il put pour empêcher toute

relation directe entr'eux. Un jour que le prélat officiait pontificalement, Pedro quitta sa stalle, et vint en occuper une vide à côté de Trufaldin. Deux jeunes gens qui ne peuvent se parler qu'à la dérobée, ont nécessairement beaucoup de choses à se dire quand ils peuvent causer en liberté. Ceux-ci allaient en venir aux confidences, et Pedro en pouvait faire d'assez extraordinaires, lorsque le prélat se retourna pour pousser un *Dominus vobiscum.*

Il chercha son Pedro des yeux, et le trouva, en prolongeant un peu plus que de coutume l'extention de ses bras. Il fronça le sourcil en le voyant dans la stalle voisine de celle de Trufaldin, et lui fit signe de retourner à la sienne. Pedro, en quittant son camarade, lui dit que sa chambrette avait un escalier dérobé

qui descendait à l'oratoire de l'évêque, où on entrait par la salle des conférences, qui communiquait à la salle des retraites, laquelle ouvrait sur la salle à manger, qui était ouverte à toute heure. Il glisse à Trufaldin une clef qui ouvrait toutes les salles, et il ajoute qu'il l'attendait à minuit, si toutefois le révérendissime n'avait pas besoin alors de ses services; mais que dans tous les cas, il ne se ferait pas long-temps attendre.

Trufaldin n'entendait rien à cette manie de vouloir passer les nuits à jaser : jusqu'alors elles lui semblaient faites pour dormir, et la conversation du petit Pedro, bien qu'elle lui plût beaucoup, ne lui paraissait pas un dédommagement de son sommeil. Il ne s'occupa plus de cela, et se remit à chanter machinalement ses *antiennes* d'une voix qui faisait réson-

ler, comme un tambour, les voûtes de la cathédrale.

Après l'évangile, le révérendissime était monté en chaire pour faire le prône. Il allait prêcher contre l'intempérance, et il avait arrangé une description très-agréable et très-poétique de la goutte, qui en est la suite. Trufaldin avait trouvé dans le Psalmiste un texte qui renfermait tout le prône en quatre mots : *Pedes habent, et non ambulabunt;* et le prélat avait daigné sourire à l'à-propos de la citation.

Mais ce prélat était un pauvre latiniste. Il débita avec emphase : *Pedes habent, et non ambularunt.* « *Ambulabunt!* s'écria tout haut Trufaldin. Que diable, révérendissime, quand je vous donne un texte, je n'y fais pas de solécismes ». Tout l'auditoire se mit à rire : le révérendissime se dé-

concerta, la mémoire lui manqua net, il fut obligé de descendre, et de retourner continuer sa grand'messe. En passant devant Trufaldin, il lui lança un regard foudroyant; Trufaldin sentit bien qu'il venait de faire une sottise; mais ce n'est pas à quinze ou seize ans qu'on est maître de contenir sa fatuité, ce n'est pas même l'âge des longs repentirs. Il ne pensait plus au solécisme, ni même au prône, quand vint l'heure de se mettre à table; mais la conduite du prélat lui fit sentir qu'il conservait de la rancune. Ce fut Pedro qui reçut l'ordre de dire le *Benedicite*, que récitait ordinairement Trufaldin; ce fut Pedro qui resta enfermé avec l'évêque à l'heure où Trufaldin avait coutume de travailler avec lui; ce fut Pedro qui fit la prière du soir; de toute la journée enfin Trufaldin ne put approcher son révérendissime. Il

jugea

jugea qu'on ne l'avait pas encore renvoyé, de peur de paraître céder à un désir de vengeance, mais qu'on ne manquerait pas de saisir le plus léger prétexte. Il se rappela la vieille histoire de Gros Jean, qui veut en remontrer à son curé; il déplora sa funeste imprudence, il maudit sa vanité, mais il se consola en pensant que Pedro pouvait tout sur l'esprit du patron; il se rappela la clef qui lui avait été donnée à l'église, et il partit à minuit précis pour aller trouver celui à qui il destinait l'emploi de médiateur.

Il n'a pas pris de lumière, de peur d'être remarqué; il ouvre et referme les portes avec l'adresse naturelle à son âge; il arrive à la chambrette de Pedro; il appelle à voix basse, Pedro ne répond pas; il cherche, il tâtonne, il trouve un lit; le lit est chaud, mais

il est vide. Il était clair que le révérendissime avait eu besoin du service du petit clerc, et il était plus simple de se réchauffer dans son lit, que de grelotter en l'attendant. En deux tours de main Trufaldin est déshabillé et étendu sur une couchette beaucoup plus douillette que la sienne.

Il n'attendit pas long-temps. Pedro rentra, une lumière à la main, et parut fort aise de trouver son camarade; le camarade parut fort étonné de voir à Pedro un bonnet de nuit de femme. Pedro rit de l'étonnement du camarade, souffla son flambeau, et se coucha sans autre formalité. La main du camarade, guidée par un soupçon qui n'était pas sans fondement, éclaircit le plus piquant des mystères. Le petit Pedro était une très-jolie fille qui ranimait quelquefois la vieillesse de monseigneur, qui était toujours vierge, qui

se lassait de l'être, et qui avait conjecturé que Trufaldin ferait mieux qu'inspirer le désir. Trufaldin était sage; mais qui pourrait résister à une semblable occasion? il eût fallu être un Joseph; Trufaldin était un homme, et il paya les dettes du prélat.

Ce jeu, tout neuf pour tous deux, leur parut si joli, qu'ils résolurent de faire chaque nuit leur petite partie, si l'évêque n'y mettait obstacle. Il s'agissait de le ramener sur le compte de Trufaldin, et ce n'était pas chose aisée. Il avait déjà senti quelques mouvemens de jalousie, et le reproche public de se faire fournir des textes tout faits avait excité une colère d'autant plus forte qu'il s'efforçait de la concentrer, et qu'il en cachait même le véritable motif. Lui proposer de faire grâce, c'était montrer du goût pour le coupable, c'était au moins

annoncer une sorte d'intérêt qui pouvait donner plus de force encore à sa jalousie. La petite Batilde était femme, et par conséquent adroite : elle s'y prit à merveille.

Cette petite Batilde était la fille d'une sœur du pot, qui avait été élevée à l'hôpital à peu près comme Trufaldin l'avait été aux cordeliers. Le prélat faisait un jour sa visite dans l'intérieur de la maison, et la beauté de Batilde le frappa. Il lui releva le menton, lui fit quelques questions de catéchisme, et la sœur maman, flattée des marques de bienveillance du révérendissime, s'était approchée de la petite, et lui soufflait les réponses avec un air d'intérêt qui éclaira le prélat, grand connaisseur en peccadilles. Il tira la sœur Thérèse à part, lui parla de sa chute, comme s'il en connaissait les détails, la troubla, la

terrifia, lui arracha son secret, et lui souriant ensuite d'un air benin, il rendit le calme à son ame, en l'assurant qu'il était toujours des moyens de trouver grâce aux yeux du Dieu des miséricordes. Vous vous doutez bien de celui qu'il proposa. Thérèse tenait à l'honneur de sa fille : le prélat jura de la ménager, et il était incapable de manquer à son serment. Il ajouta qu'à dix-huit ans elle serait mariée convenablement ; et comme il est dans la règle qu'une mère qui traite de la pudicité de sa fille y trouve son compte, le prélat examina la communauté dans les plus petits détails, jugea la supérieure coupable de petites négligences, tellement multipliées qu'elles équivalaient à une faute grave, la destitua, et nomma sœur Thérèse à sa place.

Il vaut mieux, disait César, être le

premier dans une bicoque, que le second dans Rome. Sœur Thérèse, flattée d'être promue à la première dignité de son hôpital, ne trouva plus de scrupules à opposer au saint évêque. Elle s'occupa pendant quelques jours à styler la petite, à qui la figure du prélat ne revenait point, et qui rétorquait les raisonnemens immoraux de sa mère avec des syllogismes théologiques; mais quand on l'eut convaincue, la Bible à la main, que David, le plus saint des rois, avait fait assassiner le bonhomme Urie pour s'approprier sa femme Bethsabée, quand on lui prouva que ce saint roi David faisait réchauffer ses vieux pieds par une très-jeune et très-jolie fille, quand sur-tout on lui montra dans la perspective un mari beau, galant et vigoureux, et une dot rondelette qui seraient le prix de quelques com-

plaisances, Batilde se rendit en soupirant.

Il était incontestable que l'évêque de Sarragosse avait, de droit divin, la faculté de se permettre dans sa vieillesse ce que s'était permis le prophète-roi dans la sienne; mais comme les usages étaient un peu changés depuis David, il parut convenable de dérober au public ce petit commerce charnel. La maman supérieure, qui disposait de tout, avait escamoté de la sacristie un habit de clerc complet, qui alla tant bien que mal à Batilde, et qui ne la rendit que plus jolie. Pendant les vêpres, où elle s'était dispensée d'assister, sous prétexte d'une migraine, elle avait métamorphosé sa fille en garçon, et l'avait présentée à l'évêché comme un jeune clerc, son neveu, pour qui elle venait implorer les bontés

du révérendissime : vous savez le reste.

A la fin de cette nuit délicieuse, dont j'ai supprimé les détails par égard pour votre pudeur, Batilde, embellie des roses du plaisir, s'était levée pour aller faire son service ordinaire auprès du prélat. Elle ne savait trop comment faire tomber naturellement la conversation sur Trufaldin. Un de ses manuscrits se trouva sous sa main; elle le jeta au feu en prononçant son nom avec colère, et le prélat rougit de fureur en l'entendant nommer. Batilde s'écria qu'elle ne concevait point comment le révérendissime laissait son offense impunie, et le révérendissime déclara tout bonnement qu'il le chasserait s'il ne craignait pas que le public ne crût que c'était une victime qu'il immolait à son amour-propre blessé, ce qui nuirait essentiellement

tiellement à la réputation de sainteté dont il jouissait dans la ville; mais que dans quelques mois il lui apprendrait ce qu'on gagne à se jouer à son maître. Batilde répliqua que le crime de Trufaldin était le péché d'orgueil, que l'apostolat devait punir publiquement, et que la punition ne pouvait être regardée comme une vengeance du prélat, qui d'ailleurs gardait le coupable chez lui, mais comme une expiation nécessaire envers le ciel. Le prélat, qui trouvait fort bon d'humilier Trufaldin en l'éloignant de Batilde, prononça que le délinquant se rétracterait au premier prône, que pendant trois mois il assisterait aux offices, à genoux, au milieu du chœur, que pendant ce temps il serait privé de sa table et d'approcher de sa personne, et qu'à l'expiration du trimestre il entrerait au séminaire.

Le corps de la sentence convenait beaucoup à Batilde, parce que Trufaldin avait conservé la clef des salles; la dernière partie la contrecarrait, parce qu'elle ne pouvait lui donner celle de la porte du palais : mais dans trois mois, on a le temps d'arranger bien des affaires; d'ailleurs Batilde savait compter, et quatre-vingt-dix nuits bien employées lui paraissaient un très-passable pis-aller.

Elles furent si bien employées en effet, que le prélat, qui avait la peau très-douce, et par conséquent le tact très-fin, crut remarquer de certains changemens qui ne déposaient pas en faveur de la sagesse de Batilde. Des yeux cernés, une sorte de pâleur, un dégoût marqué, confirmèrent ses soupçons. Il était bien sûr de n'être pas l'auteur du cas; mais qui diable pouvait-ce être? Depuis que Trufal-

din était relégué dans les cuisines; Batilde ne parlait à aucun homme qu'à l'église, et ce n'est point à une grand'messe qu'une fille coiffe un révérendissime. Il se douta de quelqu'aventure de nuit, et blessé à l'endroit sensible, il eut la force de dissimuler, et se décida à observer de quel côté ce coup pouvait venir.

Trufaldin n'avait pas manqué une nuit d'aller visiter sa petite Batilde, et son embonpoint naissant était le sujet de leurs inquiétudes et de leurs conversations, quand ils ne s'occupaient pas plus agréablement. Il n'y avait pas d'apparence à se flatter que le saint évêque pardonnât la plus cruelle des offenses; il ne leur était plus possible de vivre l'un sans l'autre, et il n'y avait qu'un moyen de tout concilier, c'était de s'enfuir ensemble par la salle des conférences, qui don-

nait sur le potager, de monter sur un cerisier qui paraissait planté exprès contre le mur, de sauter dans la rue, de sortir de la ville et du royaume d'Aragon ; de se réfugier en Castille ; et comme on ne voyage pas sans monnaie, et que l'état de Batilde exigeait des soins, il fut convenu qu'elle ferait le lendemain une visite au coffre-fort du prélat, selon le précepte de l'évangile, *prenez ce que vous trouverez*, passage qui n'a rapport qu'à la nourriture des apôtres, mais que Trufaldin interpréta à son avantage, ainsi qu'on a toujours interprété les saintes écritures.

On ne discute pas sur une affaire majeure sans s'échauffer un peu. On avait parlé plus haut que de coutume, et le révérendissime, qui ne dormait plus, avait entendu quelque chose. Il avait pris ses pantoufles de buffle four-

rées, sa simarre de molleton de laine, car on ne se servait pas alors de douillettes faute de coton, parce que l'Amérique n'était pas découverte, et que la soie, très-rare encore, se vendait au poids de l'or en Europe; il avait à la main son bâton pastoral, avec lequel il se proposait de châtier son fortuné rival : il s'était approché doucement de la chambrette de Batilde; mais quand il entendit tourner son amour débile en ridicule, quand il entendit Batilde partager des transports réels au lieu des chimères avec lesquelles il avait cru assoupir les premiers feux de la jeunesse, quand il entendit concevoir, mûrir, régler le plan d'évasion, il ne fut plus maître de lui. Il sauta lourdement, appuyé sur sa crosse, et renversa un prie-dieu : les amans, avertis par le bruit, sautèrent

lestement de leur couchette, et les ennemis furent en présence.

Le révérendissime avait l'air d'un satyre en fureur. Ses jambes et ses cuisses ramassées étaient couvertes d'un poil épais ; la moitié de ses cheveux gris et crépus s'échappaient de dessous l'énorme calotte de drap qui lui emboîtait la tête ; ses lèvres pendantes étaient chargées d'une écume qui coulait et tombait aux deux extrémités, ses petits yeux ardens ressemblaient à des escarboucles ; son bâton pastoral dont il menaçait l'Amour, complétait le tableau.

Trufaldin, bon garçon, qui allait toujours droit devant lui, et qui n'entendait finesse à rien, Trufaldin se crut perdu sans ressource, et tomba à genoux devant le révérendissime. Batilde eut de la présence d'esprit pour deux : « Je ne peux nier, dit-elle,

que j'aie un amant, puisque vous l'avez surpris, et j'ai eu raison d'en prendre un, puisque vous êtes nul. Vous allez faire un éclat ? qu'y gagnerez-vous ? Les grands vicaires, les diacres, les sous-diacres, les clercs, les valets accourront au bruit, et que verront-ils ? Une fille au lieu de Pedro, une fille grosse, et qui depuis six mois est constamment renfermée jour et nuit avec vous. Ils trouveront Trufaldin, à qui vous ferez les honneurs de la paternité, mais je sais seule que vous n'y êtes pour rien. Que deviendra alors le manteau de l'hypocrisie ? Il sera soulevé en entier. Allons, révérendissime, exécutez-vous de bonne grâce, payez-moi la dot que vous m'avez promise, nous partons à l'instant, et vous ferez demain sur l'évasion de vos clercs une histoire telle que vous pourrez l'imaginer ».

L...



Le révérendissime avait toujours sa crosse levée, et il brûlait de bâtonner les amans. Cependant les raisonnemens de Batilde, bien qu'outrageans pour lui, revenaient à sa pensée. Il sentait intérieurement qu'un évêque ne peut rien gagner à être pris *flagranti delicto* : « Allez, dit-il, canaille maudite, allez fouiller dans mon coffre-fort, emportez mon argent, mon bonheur, et partez chargés de mon excommunication. Batilde se moquait complétement des foudres de l'église, Trufaldin ne les redoutait guère; sa maîtresse était sa divinité, son cœur était son temple, ses faveurs la suprême béatitude. Ils remplirent leurs poches des doublons du prélat; Batilde lui souhaita plus de continence ou plus de moyens : elle s'appuya sur le bras de Trufaldin, et sortit avec lui de Sarragosse sans regretter ni sa

mère, ni son hôpital, ni le sort heureux dont elle jouissait à l'évêché; Trufaldin était tout pour elle, et la somme qu'ils emportaient lui paraissait inépuisable.

Le pauvre évêque passa le reste de la nuit dans d'assez tristes réflexions. Il s'occupa même de projets de vengeance, qu'il eût sans doute exécutés, si en faisant arrêter monsieur Pedro il eût pu cacher son sexe, dont la publicité lui ferait un tort irréparable. Il eut enfin le bon esprit de se prêter à la nécessité; il eut même quelques idées philosophiques, chose assez rare dans un prélat du douzième siècle, et il convint avec lui-même qu'une fille de seize ans ne peut pas plus s'attacher à un podagre de soixante, qu'un corps vivant ne s'attache volontairement à un corps mort.

L'évasion de Trufaldin devint pu-

blique le matin à l'évêché, et l'évêque ne manqua pas de dire que le petit vaurien avait voulu se soustraire à la pénitence qui lui était infligée. Il joua assez bien l'étonnement en ne trouvant plus Pedro, et il ne manqua pas d'ajouter que le malheureux Trufaldin avait abusé de la facilité de ce petit garçon pour l'engager à le suivre. Il ne dit mot d'une trentaine de marcs d'argent qui manquaient dans sa cassette, et après s'être entretenu deux heures de cet événement, on l'oublia pour aller chanter la messe. Le révérendissime renonça aux petites filles, et fit bien; mais il devint plus gourmand que de coutume, et il eut tort, car il mourut d'une indigestion.

Laissons décrire de magnifiques obsèques à ceux qui aiment les tableaux rembrunis, et suivons nos jeunes gens, gais, heureux, se croyant

riches, et persuadés qu'ils s'aimeront éternellement. Ils sortent de Sarragosse, et se jettent dans la campagne sans savoir encore de quel côté ils tourneront. Trufaldin, qui n'était pas fat du tout, consulta Batilde, dont l'imagination vive lui avait déjà été utile, et Batilde décida qu'il fallait mettre les frontières d'Aragon entre eux et les suppôts du révérendissime. En conséquence il fut arrêté qu'on se rendrait à Burgos, capitale de la Castille vieille, et qu'on y passerait le reste de ses jours dans l'abondance et les plaisirs, à l'aide de l'argent du révérendissime.

Il n'y avait qu'une difficulté, c'est qu'ils ne connaissaient pas les sentiers qui conduisaient en Castille. Des chemins, il n'en était pas question, les sentiers même variaient selon le temps des moissons, du labourage ou des

semailles. Trufaldin était très-embarrassé ; Batilde, toujours inventive, conduisit le petit ami sous un taillis que la lune éclairait à peu de distance; elle se coucha gaiement sur la mousse; Trufaldin se coucha près d'elle, et comme il n'était pas brave, et que le lieu n'avait rien de rassurant, il ne pensa pas à dormir, et parla très-haut à Batilde, pour faire peur à de plus poltrons, si par hasard il pouvait s'en trouver là. « Pourquoi nous arrêter ici? — Pour attendre le jour. — Alors que ferons-nous, ma chère petite? — Nous irons à la première hutte. — Et alors que ferons-nous, cher amour? — Nous demanderons notre route, mon cher cœur. — Et si on a couru après nous?...... — C'est le pis aller. — Si on nous trouve?...... — C'est le pis aller. — Si on nous arrête?.... — C'est le pis aller. — C'est

le pis aller, c'est le pis aller ; et notre évêque ? — S'il a été assez mal-adroit pour faire courir après nous, je parlerai, moi : le haut clergé s'empressera d'étouffer mes plaintes, et tout s'arrangera pour l'honneur du corps. D'ailleurs, mon ami, quand on craint tout, on n'entreprend rien. Laisse-moi dormir, je suis fatiguée, et décidée à ne plus te répondre ».

Vous voyez que la petite avait d'heureuses dispositions. Elle s'endormit tranquillement, et Trufaldin se mit à chanter les litanies des Saints d'une voix si forte qu'un lièvre et quelques coqs de bruyère, qui reposaient aux environs, en furent effrayés, et commencèrent un carillon qui fit taire le chanteur. Le lièvre, aussi troublé que Trufaldin, vint lui passer sur le ventre, les coqs, en cherchant à éviter les branches, volaient au niveau du sol,

et l'un d'eux lui rasa le nez du bout de son aile. Trufaldin ne doute plus que le bois ne soit enchanté; il se lève vivement, il oublie Batilde, et fuit sans savoir où il va.

Les premiers rayons du soleil dorent l'horizon, et il court encore. Il s'arrête, il regarde derrière lui, il ne voit qu'une nature riante; il se rassure, il retourne sur ses pas, et il se met à la recherche de Batilde, qu'il est désespéré d'avoir perdue, pour deux raisons : la première, c'est qu'il l'aimait de tout son cœur; la seconde, qui avait bien aussi son importance, c'est qu'elle portait le petit trésor.

Il appelait, et les angles des rochers répondaient seuls à sa voix; il montait sur les arbres les plus élevés, il regardait et ne voyait rien; il courait au hasard, changeait de route sans motif, s'arrêtait, trépignait, s'arra-

chait les cheveux, pleurait.... Une bonne vieille qui filait au fuseau, et qui arrachait alternativement une poignée de poils à cinq à six chèvres qu'elle faisait paître, moyen économique de filer, la bonne vieille sortit de dessous un couvert de coudriers, attirée par les plaintes du jeune Trufaldin; elle fit trois ou quatre révérences en voyant sa calotte et son aube blanche comme la neige, elle s'agenouilla en approchant le ministre subalterne des autels, et lui demanda respectueusement si elle pouvait lui être utile.

Trufaldin était sans finesse; mais Batilde ne disait pas un mot qui ne s'imprimât dans son esprit. Il jugea que si elle ne le prenait pas pour un sot, elle gagnerait, ainsi qu'ils en étaient convenus, la première cabane, à moins toutefois que le diable, qui

l'avait houspillé, n'eût fait pis à la petite amie. Il pria la vieille de le conduire à son humble domicile, et comme il était indifférent à la pastourelle de faire paître ses chèvres à droite ou à gauche, elle marcha devant, en répondant pieusement à un *Miserere* que chantait Trufaldin pour intéresser le ciel à ses amours illicites.

Cependant Batilde, qui ne craignait ni les revenans, ni les lièvres, s'était profondément endormie au chant du petit ami. La fraîcheur du matin l'avait réveillée. Etonnée de se trouver seule, elle avait appelé, ainsi que Trufaldin, et aussi inutilement. Elle eut la plus grande envie de monter comme lui sur un chêne qui semblait défier les siècles; mais l'écorce dure et inégale lui déchirait les mains, dont une femme fait tant de cas, et pour cause, quand elle les a jolies; ses cuisses rondelettes,

lettes, mais courtes, n'embrassaient pas l'arbre à moitié, et puis elle éprouvait certaine pression, dont la continuité pouvait priver l'Espagne d'un petit Trufaldin. Elle renonça à l'entreprise en soupirant; mais revenant bientôt à son caractère, elle sortit du bois en chantant la petite chanson.

Un père dominicain cheminait sur sa mule, et s'était détourné en entendant les cris de Batilde. Chargé d'amulettes et d'*Agnus Dei*, il ne craignait pas les voleurs, et ne risquait au plus que de partager avec eux un civet de lapin qui pendait dans une boîte de fer-blanc au bât de sa mule. Il fut assez étonné de trouver en ce lieu solitaire un jeune clerc beau comme l'Amour, et dont les vêtemens religieux étaient d'une élégance peu commune. Il interrogea le pauvre petit, qui avait une présence d'esprit admi-

rable, et qui aussitôt composa un roman.

Il était parti de Sarragosse avec un diacre que le révérendissime envoyait en mission à Epila; c'était une des villes par lesquelles il fallait passer pour gagner la vieille Castille. La nuit les avait surpris; ils avaient gagné le taillis, avaient soupé sur l'herbe fine, et se disposaient à s'endormir, après s'être recommandés à la Providence, lorsqu'une louve vint se jeter sur la mule qui les portait tous deux, pendant que trois louveteaux s'acharnaient après le diacre. Tout cela fut déchiré à belles dents. « Et moi, ajouta Batilde, moi dont les faibles mains ne pouvaient défendre l'oint du Seigneur, par la vertu de saint Jacques de Compostelle et de mes jambes, je me suis trouvé à une grande distance de cette horrible scène, et

j'appelais à mon secours les fidèles qu'il plairait à Dieu d'y envoyer, quand vous m'avez entendu ».

« Par saint Dominique, reprit le religieux, si je n'étais attendu à Epila pour y prêcher après demain contre le roi d'Aragon, qui veut être le maître chez lui, je me ferais un vrai plaisir de vous reconduire à Sarragosse. — Non pas, s'il vous plaît, révérend père, je serais au désespoir de vous retarder : prêcher contre un roi!... — Et confesser. — La confession et la prédication! Ce prince est détrôné? — Sans doute : j'allume le fanatisme, la guerre civile; j'aiguise les poignards. — C'est charmant, c'est charmant, révérend père : eh, qu'a-t-il donc fait, ce roi d'Aragon? — Ce qu'il a fait, mon fils, ce qu'il a fait! Il prétend tenir ses états de Dieu seul, et ne veut pas être tributaire du pape. Il se joue

au clergé ! têteubleu ! Quand nous étions à Rome, obscurs, pauvres, simplement tolérés par les empereurs, nous étions humbles, soumis; maintenant que nous avons dans nos richesses des moyens de séduction, que nous trouvons dans la crédulité un glaive à deux tranchans avec lequel le vulgaire frappe à notre gré, il faut que tout ploie devant nous; et tout ploiera jusqu'à ce que les hommes voient clair, ce qui n'est pas l'affaire d'un jour, d'un an, d'un siècle. Mon fils, vous êtes sans doute appelé à l'ordre de prêtrise : vous êtes jeune, et vous verrez bien des choses dont mes yeux ne seront pas témoins. Si vous voyez du relâchement dans la ferveur et dans la foi, servez-vous de vos avantages extérieurs pour approcher les grands, de votre esprit pour les aveugler; excitez une persécution,

elle enfantera le fanatisme, et consolidera votre empire. J'ai peut-être tort de vous révéler les secrets de l'église, mais vous n'êtes point un enfant ordinaire; d'ailleurs vous m'intéressez, et je vous le prouve en vous offrant la croupe de ma mule pour vous conduire à Epila, puisque vous n'êtes pas pressé de retourner à Sarragosse ».

Une pareille proposition n'était pas à rejeter dans la position où se trouvait Batilde : « Si Trufaldin n'est pas un sot, se disait-elle en appuyant son pied mignon sur celui du révérend pour enfourcher la mule, si Trufaldin n'est pas un sot, il se rendra comme il pourra à Epila, où il sait que nous devons passer, et le premier arrivé attendra l'autre. A la vérité, il n'a pas un grain d'argent; mais avec une aube et une calotte rouge on ne manque de rien. Les

paysans lui offriront leurs poules, leurs lapins, leur vin, et le fripon aurait leurs femmes et leurs filles, qui se dévoueraient pieusement, si mon petit homme pouvait m'être infidèle ».

Pendant ce monologue la mule trottillait, et Batilde, qui n'avait pas de principe d'équitation, se collait au dos du révérend. Celui-ci remarqua d'abord un ventre rondelet que n'ont pas ordinairement les jeunes garçons, deux boules blanches comme l'albâtre, dures comme elle, appuyaient sur ses omoplates, et fixèrent son attention. Il fit aussi son monologue : « Par saint Dominique, se disait-il, il y a du micmac dans le fait de ce petit clerc. Dieu sait si j'ai jamais cherché des aventures ; mais puisque celle-ci se présente tout naturellement, je serais bien dupe..... et puis rien

n'arrive ici-bas que par ordre de la Providence. La Providence a voulu que cette jolie petite fille prît un habit de clerc; la Providence a voulu que le fripon de diacre, qui sans doute abusait de son innocence, fût mangé par les loups; la Providence a voulu que je me trouvasse à point nommé pour tirer la petite de ce bois malencontreux; la Providence veut que j'aie des désirs, la Providence veut donc que je les satisfasse : obéissons à la Providence ».

Le révérend passe sa jambe droite par-dessus le col de sa mule, et le voilà assis sur son bât. Il regarde, il fixe Batilde, il détaille les jolis traits de son visage, et sous prétexte de remettre en ordre les plis du devant de son aube, il s'assure de la vérité de ses conjectures. Il pousse sa mule à travers le taillis, il s'enfonce dans

un fourré : « Mais mon révérend, dit Batilde, je ne crois pas que ce soit là le chemin d'Epila? — Non, mon cher petit; mais vous avez passé une mauvaise nuit, vous avez besoin de vous remettre, et j'ai un civet admirable, plus deux petits gâteaux et une excellente bouteille de vin d'Estramadure ». Batilde avait en effet besoin de restaurans, et elle sauta gaiement de sa croupe à terre. Le révérend exhiba ses provisions avec une sorte de galanterie, et ce premier besoin satisfait, il entra en matière : « Ah ça, friponne, conte-moi ton histoire. — A qui croyez-vous parler, révérend? — A une petite espiègle qui n'est pas novice du tout, et avec qui je ne perdrai pas le temps dans un vain cérémonial »; et en effet, il se mit à jouer des mains d'une terrible manière. Batilde faisait sans effort une superbe défense. Le moine n'avait

n'avait rien de séduisant, et elle tenait à son Trufaldin. Le frocard se demenait comme un diable au fond d'un bénitier, et n'avançait pas. On ne viole pas aisément une fille décidée à se défendre, et qui porte un haut-de-chausses sous sa jaquette et son aube. Le dominicain écumait, Batilde lui mordait les doigts et lui égratignait le visage; le dominicain et elle avaient également besoin de reprendre haleine, et les hostilités cessèrent un moment.

Batilde, plus jeune, plus agile, et qui d'ailleurs n'avait employé que ses dents et ses ongles, était la moins fatiguée. Le moine essuyait avec un morceau de serge blanche la sueur qui filtrait à travers sa barbe le long d'un double menton, et il jurait très-énergiquement qu'après s'être refait un peu, il allait mettre en pièces

aube, jaquette et haut-de-chausses. Batilde, que la présence d'esprit n'abandonnait jamais, commença sur la continence un discours pathétique dont le but était d'endormir la vigilance du frocard, et elle portait à la ronde un œil observateur, disposée à saisir la moindre circonstance.

La mule, étrangère à ces débats, paissait en liberté la tendre feuillée, et s'était éloignée de quelques pas. Batilde s'interrompt au milieu d'une superbe période, elle se lève, et le moine aussi; elle court, il la suit; elle gagne du terrain, il enrage; elle saute sur la mule, il blasphême; elle presse la monture, elle sort du fourré, et le moine la regarde aller, les bras pendans, la bouche ouverte, et n'ayant plus la force de renier Dieu.

Trufaldin suivait la vieille, et continuait de chanter. Il aperçoit de

loin un objet.... Il s'arrête, se tait et regarde. « Ah, mon dieu! c'est un paladin armé de toutes pièces, dit-il à la bonne femme.... — Eh, non, eh, non, c'est un homme d'église. — Monté sur un palefroi bardé de fer? — Monté sur une bonne mule. — Vous ne voyez pas sa cotte de maille blanche? — C'est une aube. — Son casque teint de sang? — C'est une calotte rouge. — Son bouclier pendu à l'arçon de sa selle? — C'est une boîte de fer-blanc. — Vous croyez? — Si je le crois! mais, saint homme de Dieu, la peur vous a brouillé la vue ». Trufaldin regarde de nouveau, il croit distinguer des traits, des formes.... Il se remet, il se rassure, il court, il vole, il tient une jambe de Batilde, il y colle sa bouche, il la presse contre son cœur : « Ce n'est pas le moment, dit la petite; saute lestement derrière

moi, nous n'avons pas de temps à perdre ». Et voilà Trufaldin en croupe, s'abandonnant à la conduite de Batilde, et dévorant ce que le bon père dominicain avait bien voulu laisser dans la boîte de fer-blanc.

Après avoir emporté l'argent d'un évêque et volé la mule d'un dominicain, il n'y avait plus de quartier à attendre des gens d'église. Il fallait devancer sa révérence à Epila, il fallait sur-tout un guide, et la providence, qui avait sauvé Batilde des griffes du dominicain, permit que la vieille eût un petit-fils de dix-huit à vingt ans, qui connaissait parfaitement les sentiers. On jucha la vieille derrière Trufaldin pour faire plus de diligence, et la providence permit que la mule ne ralentît pas sa marche, parce que le bâton noueux de la vieille lui frappait vigoureusement les côtes

et le gras des fesses, ce qui n'était pas absolument juste ; mais comme il est prouvé que Dieu a tout fait pour le service de l'homme, et qu'il a voulu que l'homme abusât de tout, on ne pensa seulement pas à plaindre le pauvre animal.

On arrive à la hutte, et le jeune pâtre ne sut pas plutôt ce qu'on attendait de lui, qu'il passe, en faisant le signe de la croix, son pourpoint des dimanches ; il coiffe sa capeline ornée de plumes de coq, et le voilà en route. Il trotte, il court, pour seconder l'impatience des voyageurs, et ne pas céder à la prestesse d'une mule. En vain Trufaldin lui propose de descendre, de courir à son tour, et de le faire monter pour prendre un peu de repos ; le pâtre répond, la main à la capeline, qu'il ne sera pas dit qu'un paysan d'Aliva sera à

cheval, pendant qu'un très - digne clerc ira à pied, et il recommence à courir.

On arrête deux fois dans la journée, pour faire boire et manger la mule et le coureur. Les villages, auxquels on accorde la préférence de l'hospitalité, l'exercent dans toute sa latitude, et attendent en échange les grâces du ciel, qui vinrent ou ne vinrent pas; on entra sur le soir à Epila, et comme toute peine vaut salaire, Batilde donna sa bénédiction au jeune guide, qui s'en retourna au pas, enchanté de sa journée.

Nos jeunes gens, plus enchantés encore, soupèrent et se couchèrent gaiement sans craindre la crosse bénite de leur évêque. Ils se levèrent de grand matin, et se joignirent à un muletier qui conduisait des voyageurs à Aranda. Il n'était pas probable que

le dominicain vînt prêcher contre le roi d'Aragon avec un visage sillonné par les ongles de Batilde; mais on aime à respirer en paix, et pour cela il faut s'éloigner du péril.

Les voyageurs que conduisait le muletier, étaient trois marchands très-âgés, très-intéressés, très-occupés de leurs affaires, et qui ne firent aucune observation sur les formes arrondies de Batilde, ni sur l'amitié un peu trop prononcée qui paraissait unir les deux petits clercs. Il n'en fut pas ainsi du muletier, égrillard exercé, qui ne tarda pas à démêler la partie intéressante de la vérité, et qui se garda bien de hasarder pendant la journée le moindre mot, le moindre geste qui annonçassent des projets. Mais la nuit!.... Nuit désastreuse, nuit terrible que je voudrais passer sous silence, si la véracité d'un

historien s'arrangeait de ces restrictions.

Nos petits amans soupaient à table d'hôte, l'un à côté de l'autre; une jambe de Batilde était passée entre celles de Trufaldin, en attendant mieux; le doux sourire de la sécurité était sur leurs lèvres, l'impatience de l'amour se réveillait au fond de leur cœur. Etrangers aux objets de commerce que traitaient leurs compagnons de voyage, ils oubliaient et le danger que la petite avait couru la veille, et le jeûne, et la fatigue; ils jouissaient du bonheur présent et de celui dont ils se faisaient pour l'avenir une si délicieuse idée. O vicissitudes des choses humaines, qui peut vous prévoir et vous éviter!

Dans le cabaret où ils soupaient, servait une grosse tétonnière d'Andalousie, rousse et puante, sale et

d'un tempérament fougueux. Elle avait prodigué long-temps ses faveurs au muletier, qui avait justifié ses bontés par des exploits qui auraient honoré une princesse; mais comme on se lasse de tout, et même du bonheur, la servante andalouse avait formé d'autres engagemens, à la grande satisfaction du muletier, qui commençait à s'en lasser; mais aussi comme l'amour chez les honnêtes gens est toujours remplacé par une amitié solide, le muletier et la servante se rendaient mutuellement des bons offices de tous les genres.

L'andalouse avait fait les lits des petits clercs dans une chambre à l'extrémité de la maison, et pendant qu'ils soupaient, le muletier avait fait sauter le seul verrou à l'aide duquel ils pussent se fermer en dedans, et il avait mis dans sa poche une double

clef de la serrure. Nos deux pauvres enfans avaient fermé les deux tours, et déposé la clef qu'on leur avait donnée, sur une escabelle vermoulue; Batilde avait déposé ses habits de clerc, et n'offrait plus qu'une fille charmante aux yeux émerveillés de son amant; l'empressé Trufaldin se hâtait de suivre un si doux exemple; Batilde est dans un des lits, Trufaldin croit le partager, et pourquoi en douterait-il?... Il entend mettre une clef dans la serrure, il s'étonne, il attend.... La porte s'ouvre, le muletier paraît.

C'était un grand drôle de vingt-cinq à trente ans, au sourcil noir et épais, au teint brun, aux cheveux crépus, aux épaules larges, et au jarret tendu : « Or ça, dit-il en prenant un air menaçant, vous êtes de petits libertins qui avez fui de chez vos parens, qui ne voulaient pas vous

marier ; vous avez pris de saints habits que vous profanez, et je ne peux me dispenser, en arrivant à Aranda, de vous mettre entre les mains de l'inquisition ». Batilde, très-pénétrante, vit d'abord où cet exorde la conduirait, et le muletier n'était pas un homme dont on pût se défaire avec les ongles ou les dents. Trufaldin ne voyait pas si loin, et toujours poltron, il crut désarmer le terrible muletier en lui racontant naïvement et avec vérité les circonstances essentielles de leur histoire : « C'est bien pis que ce que je soupçonnais, s'écria le rusé coquin ! Enlever la concubine d'un saint évêque, et lui escroquer de l'argent ; voler la mule d'un dominicain qui lui avait honnêtement offert sa croupe ! Brûlés, brûlés vifs, et sans miséricorde. — Ah ! seigneur muletier, n'y aurait-il pas quelque

moyen de vous engager au silence?
— Je n'en connais qu'un ». Ici Batilde s'enveloppe, se roule dans la couverture. « — Et quel est ce moyen, seigneur muletier? J'embrasse vos genoux. — Hé, que m'importent tes prières? — Ah! ce n'est pas cela : voulez-vous que nous partagions l'argent du révérendissime? voulez-vous le tout? voulez-vous la mule du dominicain? — C'est bien de tout cela qu'il s'agit. — Hé, que voulez-vous donc? C'est moi qu'il veut, dit Batilde en pleurant. — Ou brûlés au premier *auto-da-fé*. Et j'y consentirais, reprend Trufaldin! — Ou brûlés, vous dis-je. — Je ne te laisserai pas brûler, mon cher petit; l'effort est cruel, mais il s'agit de ta vie »; et la couverture se déroulait, et le muletier avait refermé la porte, et Trufaldin, qui perdait de vue les

bûchers de l'inquision à mesure que son rival devenait plus entreprenant, Trufaldin, dont le sang s'échauffa un moment, Trufaldin saisit d'un bras ferme le muletier, qui d'un coup de poing sur l'oreille l'envoya rouler sous l'autre lit, où il se tint coi jusqu'au jour.

Batilde se prête avec répugnance d'abord, et par pur attachement pour Trufaldin, aux emportemens du muletier; mais quand elle eut reconnu, admiré ses qualités secrètes, quand cet athlète terrible, infatigable, l'eut en vain réduite à demander quartier, elle compara ses deux amans, et se promit bien de remarquer à l'avenir les hommes aux épaules larges et aux sourcils épais. Rien ne forme la jeunesse comme l'expérience.

Le muletier, rassasié de plaisir, se leva enfin, prit Trufaldin par une

jambe, le tira de dessous le lit, l'enleva comme une plume, et le jeta à côté de Batilde : « Ah ça, leur dit-il, je suis honnête homme à ma manière, et je veux vous donner des avis dont je vois que vous avez besoin. Le premier, c'est que la petite quitte ses habits d'homme, qui ne sont bons qu'à donner des soupçons, et toi, que tu prennes un habit de cavalier, puisque tu veux l'accompagner. Tu auras une épée au côté, tu n'oseras pas t'en servir, mais cela en impose toujours. Je vais courir le village pendant que mes mules déjeûneront; j'ai un ami à qui j'emprunterai ce qu'il aura de mieux. Vous me rendrez cela à Aranda, où je dirai que vous êtes deux enfans que je conduis chez une vieille tante à Burgos, et que leur mère ma confiés à Epila. Pour que nos trois marchands ne se doutent

de rien, je leur dirai que vous m'avez quittés ce matin, et vous nous suivrez à deux cents pas sur votre mule, et dans votre nouveau costume, qui vous rendra méconnaissables à ces yeux à lunettes. Si quelqu'un vous attaque, je suis à vous, et pour tout je me contente des nuits que nous avons encore à passer dans trois ou quatre mauvais gîtes. Voilà de la probité, voilà de la raison. Au reste, il faut que cela soit, car je le veux ainsi ». Batilde s'était trop bien trouvée de la première épreuve pour en refuser une seconde; la joue enflée de Trufaldin ne lui donnait pas envie d'oser dire non. Tous deux gardèrent le silence, et le muletier en conclut que le traité était accepté, selon le vieux proverbe : *Qui ne dit rien consent.*

Fidèle à l'exécution de ses pro-

messes, il rapporte des vêtemens assez propres, et qui n'allaient pas trop mal. Il enjoint aux jeunes gens de se vêtir à la hâte, de le laisser partir avec ses trois marchands, et de suivre sur leur mule à la distance convenue. Il était bien sûr que l'envie de lui échapper ne les porterait pas à rétrograder vers Epila, où ils pouvaient rencontrer le dominicain. Batilde d'ailleurs s'était comportée de manière à ce qu'il dût à peu près compter sur elle, et il s'était aperçu qu'elle menait Trufaldin par le nez.

Les voilà donc en route; Batilde, jolie comme un ange sous ses nouveaux habits, très-résignée aux événemens, mais n'osant pas en rire par égard pour Trufaldin, et Trufaldin, triste, pensif, la regardant la larme à l'œil, et la trouvant plus séduisante depuis qu'il avait un coadjuteur.

La

La petite crut lui devoir quelque consolation; et les fatigues de la nuit n'empêchaient pas qu'elle ne pût faire une libation à l'Amour : le ciel, qui a voulu gâter les femmes, a permis que certaine source soit intarissable chez elles. Elle tire une des rênes de la mule, et la dirige vers un ombrage épais; bien que Trufaldin fût un peu nigaud et qu'il ne pénétrât pas l'intention de la belle, il lui vint pourtant à l'esprit qu'il devait profiter des journées, puisque le droit de la force lui enlevait les nuits. Il saute lestement à terre, présente la main à sa belle, et s'assied avec elle sur le gazon.... O malheureux, ô incroyable voyage! à peine Trufaldin s'est-il érigé en sacrificateur, à peine des doigts de rose ont-ils entr'ouvert l'entrée du sanctuaire, qu'une vigoureuse taloche tombe d'à-plomp sur la joue que le

muletier a épargnée. Trufaldin jette un cri, se relève et reste ébahi, son haut-de-chausses sur ses talons, et la main sur sa joue, devant un chevalier beau comme Batilde, vigoureux comme le muletier, et qui était descendu de cheval à l'aspect du couple amoureux : « Ote-toi de là, maraud, dit-il à Trufaldin. Il te convient bien de t'amuser dans mes forêts, ôte-toi de là, te dis-je, où je te perfore de ma lance. — Mais, c'est ma femme, monseigneur. — Ah, c'est ta femme, petit coquin; hé, m'as-tu payé les droits de jambage, de cuissage, de markette et de prélibation ? Ces droits charmans s'acquittent sous la feuillée, comme dans un palais; éloigne-toi, il y va de ta vie ».

Trufaldin avait renoué ses aiguillettes pendant cette harangue désespérante. Il avait une rouillarde au

côté, mais il n'avait ni le courage, ni l'adresse de s'en servir. Il remonte sur la mule, pour se soustraire aux déportemens du chevalier, s'il lui prenait envie de le maltraiter autrement que par des paroles, et il le regardait faire en soupirant. Pour Batilde, elle avait été si violemment frappée des prétentions insolentes du nouvel assaillant, qu'elle n'avait pas eu la force de changer de position, ni même de faire un mouvement. Malheureux Trufaldin! il faut que tu sois témoin de tes infortunes, et que tu n'y puisses mettre un terme.

Le pauvre diable attendait, les yeux levés au ciel, pour ne rien voir des choses terrestres; il espérait au moins que lorsque Batilde aurait acquitté le droit, il lui serait permis de rentrer dans les siens. Vaine espérance! le chevalier ne se lassait pas

dans ses prétentions, et Batilde toujours plus étonnée, disait à mots entrecoupés : « Ah ! Trufaldin, reçois encore ce sacrifice, c'est à toi seul que je l'offre ; mais en vérité, tu n'es ni un muletier, ni un prélibateur ».

Le muletier cependant s'était impatienté de ne pas voir arriver sa belle ; il crut que les jeunes gens cherchaient à lui échapper à travers les bois : il se sentait encore très en fond, et il avait la meilleure envie de les faire valoir. Il prétendit avoir perdu une valise, pria ses marchands de l'attendre un quart-d'heure, et poussa vigoureusement sa mule, en rétrogradant et en regardant de tous côtés. Il n'a pas fait un quart de lieue, qu'il aperçoit à la lisière du bois, Trufaldin sur sa monture, les yeux toujours en l'air, et les bras croisés sur sa poitrine. Il pousse à lui : « Eh,

que fais-tu là, imbécille? — Hélas! je ne fais rien. — Que fait Batilde? — Elle ne fait rien non plus, elle laisse faire. — Et où est-elle? — Sous ces arbres, à vingt pas. — Donne-moi ton épée. — Oh! de grand cœur. Echinez-moi cet homme-là; et puisqu'il faut être cocu, j'aime mieux l'être de la façon d'un seul que de deux ».

Le muletier saute à terre, et court en jurant, en espadonnant de l'épée qu'il ne sait pas manier, mais dont le coup sera terrible, s'il porte juste. Le bruit de sa course et de ses jurons avertit le chevalier, qui se relève aussi sot que Trufaldin, mais sans le moindre mouvement de frayeur. Sa lance n'est qu'à quelques pas, mais un homme ne marche pas facilement dans l'état où il était. Il avait l'épée au côté, il la tira, et re-

gretta sa dague restée à l'arçon de sa selle; mais il s'aperçut que le muletier n'en avait pas, qu'ainsi la partie était égale; il se disposa bravement au combat, et pria seulement Batilde de lui rattacher quelques aiguillettes pendant qu'il parerait quelques coups.

Batilde était assez satisfaite de lui pour lui rendre ce petit service; il était d'ailleurs trop beau pour que ses vœux secrets ne fussent pas en sa faveur; mais le muletier lui lança un coup d'œil si furieux, qu'elle jugea bien qu'il la rendrait responsable de l'aventure s'il était victorieux, et le sort des armes est si incertain! Elle jugea qu'il était plus sage de s'enfuir; et pour aller plus vîte, elle détacha le cheval du paladin, et sauta dessus. En passant près de la monture du muletier, elle coupa les sangles avec la dague du cher prélibateur, pour

ralentir au moins les poursuites; c'était une fille qui pensait à tout : enfin elle rejoignit Trufaldin : « Au galop, marche! lui cria-t-elle », et Trufaldin de galoper à ses côtés : « Je t'ai trompé, mon ami, lui disait-elle, je t'ai trompé dix à douze fois, bien involontairement; mais à quelque chose malheur est bon. Nous avons gagné à cela une belle mule, des habits laïcs assez passables, et un superbe cheval, sans compter ce qu'il y a dans la valise du chevalier ». Dans tous les temps et dans tous les pays du monde, le cocuage rapporte quelque chose.

Ce raisonnement ne paraissait pas péremptoire à Trufaldin; mais que diable faire? Il n'y avait pas de remède au passé, il fallait se prémunir contre les événemens futurs, et tout en galopant, il priait, il suppliait Batilde de tâcher de ne plus le faire

cocu. Batilde le promettait de la meilleure foi du monde, et se promettait de tenir parole, bien que convaincue par son second essai que Trufaldin était un homme fort ordinaire; mais que peuvent les résolutions d'une jolie fille contre la méchanceté des hommes!

Toujours galopant, la fringante Batilde et son triste compagnon avaient dépassé les trois marchands, dont les mules chargées de ballots n'étaient pas propres à courir après des fuyards. Ces marchands d'ailleurs avaient autre chose à penser que des amourettes, et ne les avaient pas seulement remarqués. Nos jeunes gens allaient, au hasard de s'égarer, suivre le premier sentier qui se présenterait, lorsqu'ils aperçurent un homme qui trottillait sur sa monture; ils le joignirent bientôt, et lui demandèrent le chemin d'Aranda. Trufaldin voulait passer, après

sa réponse, mais son extérieur le rassura. C'était un bon papa de soixante ans qui cheminait, son rosaire d'une main, et l'autre appuyée sur des sacoches bien attachées sur le devant de son bât, et dont la vieillesse et les yeux calmes n'annonçaient aucune mésaventure. Trufaldin, tourmenté de la crainte d'avoir à ses trousses le muletier ou le paladin, hasarda de lui faire quelques questions. Il lui demanda, entr'autres choses, si, pour aller à Burgos, il était nécessaire de passer par Aranda. Le vieillard répondit que la route la plus courte et la plus sure était par Moncayo, que c'était celle qu'il allait prendre à demi-lieue de là, et que s'ils voulaient ils feraient route ensemble.

Jamais proposition ne vint plus à propos, et ne fut acceptée avec plus de plaisir. Insensiblement la confiance

s'établit, et la conversation s'engagea. La vieillesse est curieuse, et la jeunesse inconsidérée. Nos amans apprirent que le bon Perez était un riche marchand de bœufs, qui en avait été vendre cent cinquante à la foire d'Epila, qu'il en rapportait le prix dans ses sacoches, que ses valets revenaient à pied à petites journées, qu'il disait son rosaire en route pour que Notre-Dame du Mont-Carmel le garantît des voleurs, et qu'il allait à Burgos joindre le magot qu'il rapportait à d'autres fonds déjà considérables, avec lesquels il se proposait de finir tranquillement ses jours. En échange de sa courte histoire, Trufaldin, qui avait besoin de se décharger le cœur, lui conta longuement ce que vous avez lu, malgré les signes de Batilde, qui jugeait cette confidence au moins inutile.

« Mes chers enfans, leur dit le vieillard, vous n'avez éprouvé tant de disgrâces, que parce que vous n'avez pas fait consacrer vos nœuds par un saint prêtre aussitôt que vous l'avez pu; mais enfin à tout péché miséricorde. Promettez au bon Dieu de vous marier en arrivant à Burgos, et surement il vous garantira d'ici là de tout accident; mais comme il est dit dans l'Ecriture, que je n'ai pas lue parce que je ne sais pas lire, *aidez-vous, et je vous aiderai*, il est à propos que le long de la route, vous passiez pour le frère et la sœur, à cause de votre jeunesse qui donnerait des soupçons; et pour rendre le tout plus vraisemblable, je dirai que la signora est ma femme. C'est un mensonge, mais le ciel le pardonnera en faveur du motif: « Ah ça, dit Trufaldin, vous ne me donnerez pas de

taloches sur les mâchoires. — J'en suis incapable, mon petit ami. — Vous ne coucherez pas avec Batilde? — Non; ni vous non plus, jusqu'à ce que vous en ayez reçu la permission de notre mère la sainte église ».

Ce nouveau traité qui arrangeait parfaitement Trufaldin, et qui ne déplaisait pas à Batilde, qui sentait bien qu'une épouse n'est pas plus responsable des accidens qu'une maîtresse, ce nouveau traité fut solennellement accepté, et l'observation en fut jurée. Il paraissait tout simple au bon jeune homme, qu'on respectât une femme en pouvoir de mari, et d'un mari aussi riche que vénérable par son âge. Les galans avaient bien la ressource de la séduction, mais Batilde avait promis de ne pas se laisser séduire.

On avait quitté la route d'Aranda,

on marchait dans celle de Moncayo, on était gai, on riait, on chantait un psaume, on accolait la gourde que le bon Perez portait toujours avec lui, lorsqu'on aperçut sur une hauteur un gros de cavaliers. A cet aspect, Perez descendit de sa mule, la donna à conduire en main à Trufaldin, monta le cheval de Batilde, la mit derrière lui, l'enveloppa dans son manteau, et baisa, en se recommandant au ciel, un morceau de la culotte de saint Pancrace, qu'il portait dévotement sur lui. Il craignait les voleurs, Trufaldin le cocuage; nous allons voir ce qui en était.

Les deux troupes s'approchent. Trufaldin se met provisoirement à trembler, et la richesse des habits rassure le bonhomme Perez : « Ne craignez rien, dit-il aux jeunes gens, c'est le comte de Ciria; celui-ci n'en veut

P.,

qu'aux vierges, il s'en faut bien que vous le soyez, signora »; et il leur conta en quatre mots l'histoire du comte.

Ce seigneur gros, court, mal bâti, laid, velu et fort comme un ours, avait, par je ne sais quel hasard, fait à la comtesse sa femme une fille qui passait à seize ans pour la merveille du canton. Le comte de Moncayo l'avait demandée en mariage; mais il avait eu le malheur de solliciter et d'obtenir, dans une cérémonie de cour, le pas sur le comte de Ciria. Un tel affront ne se pardonne jamais, et la proposition de Moncayo fut rejetée d'une manière offensante. Outré du procédé de Ciria, Moncayo vint attaquer ses donjons, les enleva d'assaut, et viola la belle Léonore. Ciria jugea qu'une fille de qualité qui a été violée ne mérite plus de vivre, et il

passa paternellement son épée à travers du corps de la sienne. Le lendemain il fut assiéger le château du comte, le prit, et le tua de sa main. On croirait que tout finit là : pas du tout. Ciria jura de faire de fréquentes courses dans le comté de Moncayo, de violer toutes les vierges qu'il rencontrerait, et de les éventrer ensuite, en expiation du crime de leur seigneur, qui ne les regardait pas du tout. Quand Ciria en avait violé et tué une trentaine, il retournait dans ses terres, réparait ses forces, et recommençait. Les gens de Moncayo se plaignaient au roi d'Aragon, et ce roi qui avait bien de la peine à se soutenir contre celui de Castille, et qui avait intérêt à ménager ses grands vassaux, n'écoutait pas les paysans. Ceux-ci ne trouvèrent pas d'autre moyen pour soustraire leurs filles à la fureur de

P...

cet enragé, que de les dévirginer eux-mêmes avant qu'elles pussent tenter personne. Cet usage s'étendit aux pays voisins, et s'est conservé, à peu de chose près, et c'est ce qui fait que par-tout les pucelles sont si rares.

O combien, en écoutant cette admirable histoire, Trufaldin s'applaudit que Batilde ne fût pas neuve! il s'applaudit presque d'être cocu, et improvisa, sur l'air du *Pange lingua*, dix ou douze vers latins sur les dangers de la sagesse. Ces vers sont perdus, depuis que les petites filles n'ont plus besoin de les lire pour savoir prendre leur parti.

Cependant nos voyageurs et la cavalerie du comte sont en présence. Le comte courait depuis quatre jours, il n'avait rencontré que des femmes ou l'équivalent, et il avait de l'humeur: « Quel est, dit-il d'une voix terrible à

Perez, ce paquet que tu portes derrière toi? — Monseigneur, c'est ma femme. — Lève-moi ce manteau : comment, cette jolie personne est la femme d'un vieux rêtre comme toi! — Hélas! monseigneur, on fait des folies à tout âge. — Prends garde de me mentir, car je te pourfends des épaules à la ceinture. — C'est ma femme, monseigneur, c'est ma femme à qui, même, j'ai eu le bonheur de faire un petit enfant. — Je ne m'aperçois pas de cela. — C'est qu'elle n'est pas très-avancée, et puis, monseigneur, l'étoffe de sa cotte est grossière....... — Tais-toi, tes détails m'ennuient. Tu m'assures qu'elle est ta femme, il faut me le prouver : use à l'instant de tes droits de mari ».

Perez alléguait un voeu de continence fait à saint François pour en obtenir un heureux voyage, et le comte

avait tiré son épée qui tournoyait déjà sur la tête du vieillard. Il descend de cheval, et représente humblement au comte qu'à son âge on n'épouse pas sa femme à commandement : « Epouses, te dis-je, et si tu ajoutes un mot, tu es mort ». Dans un semblable embarras, quelle ressource restait-il au bonhomme Perez? Faire semblant d'obéir, s'il ne pouvait davantage.

Il donne la main à Batilde, qui se laissa conduire, et qui dit, en passant, à l'oreille de Trufaldin : « Ne te fais pas de peine, mon petit; cette fois, ce ne sera que pour rire ».

A soixante ans, on n'est pas homme tous les jours, mais on l'est encore quelquefois. Les attraits de Batilde, que Perez fourrageait par obéissance, commencèrent une espèce de résur-

rection; la chaleur d'un corps céleste auquel il accollait ses ruines, le ranima tout à fait; il demanda pardon à Dieu, et se tira assez gaillardement d'affaire. Batilde fut très-étonnée d'être épousée tout à fait; Trufaldin ne concevait rien à cette force de courage, et le comte, outré de ne faire que de vaines recherches, s'avisa de chercher une querelle d'allemand au bonhomme. Il prétendit que Perez ne s'était marié avec une jouvencelle qui était à peine nubile, que pour la sauver de ses mains. La contestation s'échauffait d'un côté, l'embarras de Perez, qui ne mentait pas avec facilité, augmentait de minute en minute : la scène allait devenir tragique. Trufaldin, toujours prudent, prend le galop avec sa mule et celle du marchand de boeufs; Batilde remonte à cheval pour courir après Trufaldin, et laisse Perez

s'arranger comme il pourra avec l'excellence.

« Allons, disait-elle, mon cher petit, ce qui est fait, est fait. Quand tu pleureras, quand tu te désespéreras, qu'y gagneras-tu? Il faut savoir prendre le temps comme il vient. Je vois dans tout ceci deux motifs de consolation. Fort heureusement j'étais grosse; tous les seigneurs ou goujats que nous rencontrerons ne sauraient empêcher que tu ne sois véritablement le père de ton enfant, et nous tenons les sacoches du marchand que nous pouvons emporter sans scrupule, puisqu'enfin il a eu du plaisir pour son argent ».

Ils apercevaient les clochers de Moncayo, ils pouvaient y arriver sans guide, et ils avaient lieu de se flatter que la police s'y faisait plus exacte-

ment que dans les bois, ce qui n'était que trop vrai.

Le factionnaire qui gardait la porte de la ville, trouva extraordinaire que deux jeunes enfans voyageassent seuls avec deux mules et un cheval dont la beauté et l'embonpoint ne s'accordaient pas avec des habits de villageois. Les sacoches, dont il fit résonner le contenu, et l'énorme valise du chevalier lui donnèrent des soupçons; il fit entrer Trufaldin et Batilde au corps-de-garde. L'officier les interrogea séparément, et ils se coupèrent; il les envoya chez le corrégidor, qui, en voyant une si jolie fille, eut envie de la trouver innocente, et fit sortir tout le monde. Interrogés de nouveau sur ce qu'il y avait dans la valise et les sacoches, les jeunes gens ne surent que répondre. Atteints et convaincus au moins d'escroquerie,

Trufaldin se mit à pleurer, et Batilde, qui ne perdait jamais la tête, fit les yeux doux au magistrat.

Il était difficile à celui-ci de faire fouetter et marquer le jeune homme, sans que la jeune fille subît la même punition ; il lui paraissait cruel de laisser macérer un aussi beau corps, et pour s'assurer à quel point il méritait ses égards, le seigneur corrégidor en fit une inspection exacte, qui se termina comme l'aventure du muletier, du chevalier et du bonhomme Perez : « Si du moins je ne le voyais pas, disait Trufaldin au désespoir », et il lui fut impossible de rien ajouter; la crainte des verroux, des cachots, du fouet et de la marque lui glaçait la langue.

Le seigneur corrégidor, enchanté des appas, de la courtoisie, de la résignation de Batilde, notifia qu'il

faisait grâce à l'amant en faveur de la maîtresse, qu'il gardait celle-ci, et que l'autre pouvait se retirer où il voudrait avec ses mules, son cheval, sa valise et ses sacoches; mais que de peur de quelque nouvel accident, il ferait bien de sortir de suite et à petit bruit, de Moncayo : « Allons, mon cher petit, lui dit tendrement Batilde, soumets-toi à la nécessité. Si le chevalier, le muletier, ou le bonhomme Perez te trouvent ici et t'accusent, le seigneur corrégidor, malgré ses bontés pour toi, ne pourrait te sauver; tu m'entraînerais dans ta chute, et tu m'aimes trop pour vouloir que je sois fouettée et marquée. Va, mon cher ami, vends tes mules et ton cheval au premier maquignon, fais-toi promptement conduire à Bugos, et sois sûr que je ne t'oublierai jamais ».

Trufaldin n'avait rien de mieux à faire que de suivre ce conseil, et cependant le démon de la concupiscence le retenait près de Batilde. Le corrégidor le poussa hors de son cabinet; il sortit de la maison la tête basse, vendit ses trois bêtes à peu près pour rien, selon l'usage des jeunes gens, et se mit en route pour la capitale de la Castille vieille.

Batilde resta avec son corrégidor, qui l'aima à la fureur pendant quinze jours, qui la passa ensuite à un inquisiteur qui la repassa au gouverneur de la ville, qui la céda à un président du conseil d'Aragon, des bras duquel elle tomba dans ceux d'un gros cantayor, puis d'un médecin, d'un usurier dévot, d'un notaire, d'un vieux licencié, d'un petit marchand, d'un vieux sergent, de tous les laquais de Moncayo, et enfin du public, où nous

nous la laisserons, si vous le voulez bien.

Trufaldin se consola bientôt de la perte d'une fille qui l'avait si facilement abandonné, et que tout le monde caressait, hors lui. Une somme trés-forte pour ce temps-là, et pour un jeune homme qui n'avait jamais eu rien en propre, la dissipation à laquelle il se livra à Burgos, lui firent totalement oublier l'objet de ses premières amours. Il goûta avec avidité tous les plaisirs qu'on pouvait se procurer au douzième siècle avec de l'argent, les femmes exceptées, qu'il n'aimait pas essentiellement, et auxquelles peut-être il n'eût jamais pensé, sans les avances très-prononcées de la signora Batilde.

Vous sentez bien qu'un homme de seize à dix-sept ans qui veut jouir de tout, qui ne connaît la valeur de rien,

et dont s'emparent les escrocs de tous les genres et de tous les sexes, voit bientôt la fin de sa fortune. Celui-ci, simple et bonasse, était plus facile à attraper qu'un autre, et on lui joua des tours très-plaisans, dont je vous fais grâce, parce que l'ingénieux auteur de Gil-Blas ne vous a rien laissé à désirer à cet égard.

Il restait quelques ressources encore à Trufaldin, lorsqu'il eut le bon esprit de se jeter dans la réforme. Il acheta une guitare, meuble utile en Espagne de temps immémorial, il apprit à en jouer sans maître, et se proposa de tirer parti de ce talent quand les circonstances l'exigeraient, ce qui ne tarda pas à arriver.

Il balança s'il ne se raccrocherait pas à notre mère la sainte église; mais les petits démêlés qu'il avait eus avec plusieurs membres du clergé,

lui firent redouter la férule un peu dure de ces messieurs. Il jugea plus convenable de garder son indépendance et son épée, et il sourit en faisant l'énumération des moyens multipliés qu'il avait de gagner sa vie. La lecture, l'écriture, le latin, le plain-chant, une belle voix et sa guitare, ressources prodigieuses pour le temps, le rassurèrent sur son avenir.

Il commença par montrer la guitare à la jeune femme d'un très-vieil officier, qui le chassa parce qu'il avait interposé ses bons offices pour le faire cocu la centième, ou la millième fois.

Il entra dans un couvent de nonnes pour copier des missels, et enseigner le plain-chant. Il était fort bien là; mais il eut le malheur de trouver l'abbesse dans une posture équivoque avec le directeur, et l'abbesse le chassa de peur qu'il ne fût indiscret.

Un célèbre médecin qui ne savait pas le latin, le prit pour lui enseigner cette langue, et le chassa parce qu'il n'était qu'un beau garçon sans complaisance.

Une vieille dévote s'en accommoda pour se faire expliquer les saints pères, et le chassa parce que ses mains décharnées n'opéraient aucun effet sur lui.

Un vieux seigneur le mit auprès de ses enfans pour leur apprendre à lire et à écrire, et le chassa parce qu'il eut la bêtise de remarquer en présence d'une courtisane qui le ruinait, qu'il avait des poils gris dans sa moustache.

La courtisane le reprit, et le chassa bientôt, parce qu'elle s'aperçut, ainsi que Batilde, qu'il ne valait pas un muletier.

Un gros négociant, qui voulait sacrifier sa fille, très-jolie et très-éveil-

lée, à un grand benêt de fils, et qui la destinait au cloître, le mit près d'elle pour lui apprendre le plain-chant, et le chassa encore, parce que la petite égrillarde l'avait conduit derrière un paravent pour savoir un peu ce qu'était le monde, qu'elle allait quitter tout-à-fait.

Fatigué d'être toujours chassé, il se mit à composer des sermons pour les prédicateurs qui n'avaient que de l'organe, et il gagna très-gros, parce que le nombre de ces prédicateurs était très-grand, et que les dévotes qu'ils dirigeaient payaient très-bien. Cette ressource lui manqua parce qu'il eut le malheur de donner le même sermon à deux orateurs de la même ville, qui le débitèrent le même jour dans deux églises, à heures différentes, et qui se firent moquer d'eux par les coureurs de prônes, aussi

communs en Espagne que les coureurs de spectacles à Paris.

Il ouvrit une école, qui fut toujours déserte, parce qu'on ne soupçonnait pas alors les avantages de la science, qu'on commence à ne plus connaître aujourd'hui.

Enfin il vendit le jour sa voix aux choeurs de différentes églises, et sa guitare la nuit aux donneurs de sérénades; il vieillit en faisant ce triste métier, et l'aurait fait toute sa vie, si le comte d'Aran ne se fût servi de lui lorsqu'il n'était que l'amant de sa femme à Burgos. En réglant la sénérade, Trufaldin fit parade de son érudition, il ne parut alors qu'un original au comte; mais quand il fut père, il crut qu'un original pouvait donner d'excellentes leçons, et comme les maîtres étaient rares, il s'attacha

celui-ci au moyen d'un traitement honnête, et tira de lui le parti le plus avantageux. Trufaldin était revenu de toutes les erreurs de sa jeunesse, et à sa niaiserie, sa poltronnerie, et et son pédantisme près, c'était un homme comme un autre.

Revenons au comte de Cerdagne. Fêté long-temps et las de l'être, il prit enfin congé du comte d'Aran et de sa famille, et poussé par le désir si naturel de revoir sa fille, il prit avec sa suite la route de Barcelonne. Le premier objet qui se présenta à lui en sortant du château d'Aran, fut cette même Rotrulde qui avait été faible sans le prévoir, sans le vouloir, et que madame d'Aran n'avait pas manqué de congédier ainsi qu'elle se l'était promis, parce qu'une femme sage ne se contente pas du témoignage de sa conscience; il faut qu'elle joi-

gne la pruderie à la sagesse, et qu'elle ne pardonne rien aux autres.

Depuis que la gentille Rotrulde était sans condition, et par conséquent sans ressource, elle attendait dans un hameau voisin le jour du départ de Cerdagne, que les apprêts nécessités par une suite nombreuse, ne pouvait lui laisser ignorer. Elle se para du mieux qu'il lui fut possible, se mit sur son passage, et lui peignit son triste état, dans une harangue qui passa pour un *impromptu*, mais qui était préparée à loisir. Cerdagne était peu constant dans ses goûts, et ne pensait plus à Rotrulde; mais il était galant, aimable, généreux : une femme qui perdait tout pour lui et par lui, devait l'intéresser ; d'ailleurs elle etait jolie, et pouvait être l'objet d'une seconde et même d'une troisième fantaisie, quand il ne trouverait

verait pas mieux. Il l'envoya au château de Cerdagne, sous la garde d'un écuyer et de quelques valets; et comme une femme qu'il avait honorée de ses bontés, devait y être sur un certain pied, il envoya à l'acariâtre Théodora l'ordre de la commettre à l'entretien des tapisseries, des crépines, des estrades et des lits, et à la garde et distribution des vins fins.

Rotrulde partit, bien persuadée que ses charmes la menerait plus loin que l'entretien du lit du maître, et Cerdagne continua sa route pour Barcelone, où il arriva heureusement, parce qu'il avait trop de forces pour que les bandits osassent l'attaquer, et il étonna toute la ville à son entrée par un luxe délicat et recherché qu'il avait emprunté de la cour de Constantinople, et dont on n'avait pas encore d'idée en Europe.

Il se présenta au couvent qui renfermait Séraphine, plutôt comme un souverain qui vient répandre des grâces, que comme un père qui redemande sa fille. Enchanté de la beauté, des grâces modestes, du jugement de la jeune personne, il combla les religieuses de présens, il fit renouveler tous les ornemens de l'église, doubla le nombre des vases sacrés, donna un missel en vélin, écrit et décoré de vignettes par la main du premier artiste de l'empire grec; il fit célébrer une grand'messe chantée par toutes les basses-contre de Barcelone, et au lieu de s'y occuper de Dieu, il lorgnait les dames qu'avait attirées la pompe de cette cérémonie. En échange de tant de belles choses, l'abbesse fit suspendre l'écusson de ses armes en dedans et en dehors de l'église du couvent et de ses dépen-

dances : c'était la magnificence du temps.

Son retour de Barcelone à Cerdagne ressembla plutôt à une marche triomphale qu'à un voyage. Ses gens étaient couverts de fer et d'or; ses chevaux, les plus beaux de l'Andalousie, semblaient partager la fierté des ses écuyers; on allait à très-petites journées, pour ne pas fatiguer Séraphine, l'objet de tous les soins, de toutes les prévenances et de tous les respects. On arrêtait aux heures des repas; des tentes magnifiques étaient tendues; des bannières de cent couleurs et d'une recherche inconnue jusqu'alors, étaient plantées devant le pavillon sous lequel se retirait Séraphine; son père seul y entrait, y mangeait avec elle; c'était à qui les servirait, à qui préviendrait leurs goûts. Le site était-il romantique,

paraissait-il fixer l'attention de la jeune personne, était-il abondant en gibier, on y passait des heures, des jours; remarquait-on la satiété dans les yeux de Séraphine, les tentes étaient ployées à l'instant, les palefrois caparaçonnés, et les instrumens de guerre donnaient le signal du départ.

C'est ainsi qu'on arriva au château d'Aran. Cerdagne, fier de sa fille, avait voulu la présenter à son ami, qui ne l'avait pas vue depuis deux ans. L'enthousiasme qu'elle excita fut tel que d'Aran, dans un moment d'effusion, proposa à Cerdagne d'arrêter l'union des deux familles, et de resserrer de la manière la plus agréable les nœuds d'une antique amitié. Cerdagne accepta avec joie une proposition dont l'effet remplirait tous ses vœux. Les domaines de d'Aran étaient immenses, il jouissait de la plus haute



considération, sa noblesse remontait à l'établissement même de cette distinction, et son fils joignait, disait-on, à la plus aimable figure, un esprit vif, enjoué, et une amabilité peu commune. Les deux pères fixèrent à trois ans l'exécution de leurs projets, et convinrent de les cacher à leurs enfans, qui ne répondraient peut-être aux vues de leurs parens que par des contradictions, et qui ne pouvaient manquer de s'aimer quand le hasard paraîtrait seul les réunir. Cerdagne conduisit dans son château sa Séraphine, qui fixa près de lui les jouissances douces et ce calme de cœur, si préférables aux plaisirs tumultueux des passions. De temps en temps il s'égarait encore avec Rotrulde dans ses longues galeries, dans ses bosquets solitaires; mais ce n'était qu'un reste d'habitude qu'on ne surmonte pas facilement; il mettait

d'ailleurs dans sa conduite cette décence que commandait la présence de sa fille, et qui n'accommodait pas trop Rotrulde. Elle ambitionnait le titre avoué alors de concubine ; mais Cerdagne notifia sa volonté, et il fallut qu'elle ployât de toutes les manières.

Don Mendoce d'Aran continuait ses exercices à Sarragosse, et on n'y parlait que de lui. Personne ne rompait une lance avec autant de grâce, n'attaquait l'épée à la main avec autant de vigueur, ne parait avec autant d'adresse le coup d'estoc et de taille. Personne n'ajustait une flèche avec autant de justesse, et ne lançait aussi surement la javeline dans un combat de taureaux. Entrait-il dans une assemblée, il fixait tous les regards. Dansait-il une sarabande, accompagnait-il sa guitare de sa voix, il atti-

rait tous les cœurs. Cerdagne ne pouvait choisir un gendre qui lui rappelât plus surement les agrémens de sa brillante jeunesse, et dont le caractère eût plus de rapports avec le sien.

Cependant le charmant Mendoce entrait dans l'âge des passions. Persuadé de ce qu'il valait, et des facilités qu'il rencontrerait de toutes parts, il était difficile qu'il ne s'égarât point : il lui eût fallu à cette époque dangereuse un guide sage et prudent, et malheureusement il n'avait près de lui que des valets destinés à obéir, et un écuyer qui aimait trop le plaisir lui-même pour contrarier ses goûts. Mendoce se livra bientôt à tous les travers. Il commença par donner des fêtes aux dames, et finit par les déshonorer. Il se battit avec des époux et des frères qu'il tuait ou estropiait, ce qui donnait encore plus d'éclat

aux fredaines de leurs sœurs ou de leurs femmes. Il jouait aux dés, jeu respectable par son antiquité, et qui remonte au moins à Jésus-Christ, car l'Evangile nous apprend que les soldats de Caïphe ou de Pilate jouèrent aux dés la tunique sans couture du Sauveur. Or, comme on ne donne pas de fêtes, et qu'on ne joue pas aux dés sans dépenser beaucoup, Mendoce, dont la pension etait forte, mais bornée, fut bientôt réduit aux expédiens. Ses grâces lui avait donné des facilités auprès des dames, son nom lui valut des avances de la part des usuriers. Il empruntait d'une main pour répandre de l'autre, et il eût fini par dépenser au-delà du capital de son père, si les premiers prêteurs, alarmés de ses prodigalités et tremblant pour leurs créances, n'eussent député un des leurs au château d'Aran

pour instruire le papa-comte de la conduite de son cher fils.

D'Aran était plein d'honneur, et dans ces temps à demi-barbares l'honneur consistait autant à payer ses dettes qu'à se battre courageusement. Il fut effrayé de l'énormité des sommes qu'avait dépensées son fils. Il ne se décida pas moins à payer; mais il voulut, comme de raison, mettre un terme à cette inconduite. Il rappela Mendoce par une lettre foudroyante qui chassait l'écuyer qui avait favorisé ses désordres; et pour s'assurer que les dettes seraient exactement payées, il remit ses fonds à Trufaldin, le fit partir pour Sarragosse, lui ordonna de satisfaire les créanciers, et de ramener son fils.

Trufaldin ne pouvait pas prendre un grand ascendant sur l'esprit d'un jeune homme qui avait contracté l'ha-

ordres et l'argent du papa, flatté de la commission de chapitrer le fils, il jugea qu'il convenait de l'aborder avec une harangue d'un style relevé, où la sévérité fût tempérée par l'indulgence. Il employa à écrire ce discours le temps que son escorte passait à manger et à dormir; il le lisait, le relisait en marchant, pour trouver des inflexions de voix propres à donner plus de force, de grâce ou de noblesse à ses phrases, et les paysans devant qui il passait se mettaient à genoux, persuadés que Trufaldin était un prédicateur ambulant. Un licencié, maître d'école à Venasque, le supplia de lui donner au moins son brouillon pour servir de catéchisme, en attendant que son évêque fût assez savant pour en faire un. Vous allez juger si le discours de Trufaldin méritait cet honneur. Vous y trouverez des choses

qui vous paraîtront au-dessus de sa portée ; mais daignez vous rappeler que depuis trente ans il était compilateur, et je vous ai dit qu'il avait de la mémoire. Figurez-vous le bon homme, monté sur sa mule, les jambes pendantes, criant, gesticulant, suant, et perdant de temps en temps la parole, parce qu'il n'avait pas fait une étude de l'art de respirer à propos.

FIN DU TOME PREMIER.



